N° 142; Loprieno/Corteggiani

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE



N° 142 Juin 1998



SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

COLLÈGE DE FRANCE

Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05

COMPOSITION DU BUREAU

REVUE D'ÉGYPTOLOGIE

ISSN 0037-9379

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 142 juin 1998

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE 20 JUIN 1998

L'Assemblée Ordinaire s'est réunie à 10 heures 30, sous la présidence de Mme Dominique Valbelle, présidente.

Compte rendu de la précédente Assemblée Ordinaire

Mme Véronique Laurent, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente Assemblée ordinaire du 21 mars 1996 (BSFE 141), aucune observation n'est formulée.

Membres excusés

Mme Guillemette Andreu, le Docteur Jean Auvert, Mme Jacqueline Beilin, Mme Claude Chauveau, Mme Carmen Colongo, M. Jean-Claude Degardin, M. Didier Devauchelle, Mme Vera Droste, M. Jacques Grissonanche, Mme Christiane Hachet, le Docteur Didier Hagenmüller, le Professeur Heerma Van Voss, M. T.H.G. James, Mme Yvette Leloup, Mme Martine Mackenzie, Mme Eve Menei, Mme Maggy Rassart-Debergh, Maître Bruno Richard, Mme Marie-Louise Ryhiner, M. Christian Sturtewagen, Mme Marie-José Sudrie, le professeur Roland Tefnin, le Professeur Michel Valloggia, le Professeur Jean Vercoutter, Mme Françoise Zighera.

Nouveaux membres

Mme Florence Barberio, Dr. Benoît Blanc, M. Laurent Bonnet, Mlle Astrid Chareille, M.Jean-François Delesalle, M. Renaud de Spens, Mme Catherine El Naggar, Mme Astrid Folch, Dr.Didier Fournier, Mlle Maryse Gaubert, M. Yannis Gourdon, Mme Françoise Guillou, Mlle Isabelle Honoré, M:Hans Kroon, Mlle Bertille Lambert, M.et Mme Jacques Marty, Mlle Marty, Mme. Gabriella Mussche, Mme Claude Nino-Mahé, Mme Françoise Roubinet, Mme Marie-Claude Sagay, M. Jacques Vanrentergem, Mlle Christiane Varlet, l'Association Thot'web.

Nouvelles de la Société

Les visites conférences organisées au mois de mai pour l'exposition *La Gloire d'Alexandrie* ont réuni 135 membres de la Société. Nous remercions vivement les conférenciers, Michel Chauveau, Philippe Collombert, Marc Desti, Yvan Guermeur et Christophe Thiers qui ont su nous faire partager leur science avec talent.

Un appel est lancé aux membres de la SFE pour qu'ils contribuent à faire connaître la Société en diffusant autour d'eux auprès de particuliers ou d'organismes divers tels associations, musées, bibliothèques, librairies etc., le dépliant contenant tous les renseignements concernant la SFE, qui vient d'être édité. Les personnes intéressées peuvent s'adresser au Secrétariat qui leur en feront parvenir.

Nécrologie

L'égyptologie mondiale vient de subir une grande perte avec le décès le 21 mai 1998 à Uppsala du Professeur Torgny Säve-Söderbergh, à l'âge de 83 ans.

Nous avons le regret d'annoncer le décès de Mme Claude Abélés, le 7 avril 1998. Mme Abélés qui a été de longues années bibliothécaire à la Bibliothèque Champollion du Collège de France, a assumé avec dévouement la charge de trésorière de la SFE de 1980 à 1988.

Nous présentons aux familles éprouvées nos plus sincères condoléances.

Nouvelles de l'Égyptologie

-Nous rappelons le conférence donnée par Karol Myśliewiec intitulée: *Culte de la fertilité et art érotique à Athribis* à l'Auditorium du Louvre, le jeudi 25 juin à 12 heures.

– Une exposition sur *«L'obélisque de Louxor à la Concorde»*, vient de s'ouvrir aux Archives Nationales à l'Hôtel de Soubise, 60 rue des Francs Bourgeois, 75003 Paris. Elle se prolongera jusqu'au 30 août.
– Cet été vous pourrez admirer au Centre International d'Art Mural à l'Abbaye de Saint Savin sur Gartempe, non loin de Poitiers, une exposition intitulée *Palette égyptienne, de la peinture romaine aux décors des monastères coptes.* Cette exposition qui s'est ouverte le 30 mai dure jusqu'au 1er novembre.
– Pour la rentrée le Musée du Louvre propose une exposition sur les *Portraits de l'Égypte romaine* du 9 octobre 1998 au 4 janvier 1999.
– Une autre exposition est prévue au Musée du Louvre du 10 février au 10 mai 1999 sur *Les Monuments d'éternité de Ramsès II-Nouvelles fouilles thébaines.*

Ces deux expositions donneront lieu à d'autres manifestations à l'auditorium du Louvre telles des lectures publiques de textes: *Le voyage en Égypte de Strabon* le 14 décembre 1998 et le *Poème de la bataille de Qadech* le 1er mars 1999.

TARIFS DES COTISATIONS 1998

Membres donateurs	à partir de 1000 francs
Membres bienfaiteurs	450 francs
(service gratuit de la Revue d'Égyptologie)	
Membres titulaires	200 francs
Membres étudiants	120 francs
(moins de 26 ans, avec justificatif)	

Libeller les titres de paiement au nom de:
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE
C.C.P: Paris 2093 33 S ou par chèque bancaire
*** Par virement postal de l'étranger ajouter 15 francs**

Nous vous prions de bien vouloir verser votre cotisation au début de l'année civile. Avec nos remerciements.

Le Pharaon reconstruit. La figure du roi dans la littérature égyptienne au Ier millénaire avant J.C.

Antonio Loprieno

Introduction

§ 1 Dans cet article, nous allons tourner notre attention sur le rapport entre idéologie royale et littérature en Égypte après la période impériale. Nous observerons en particulier que deux coupures culturelles par rapport à la tradition précédente déterminent la présentation du roi dans les textes de la Troisième Période Intermédiaire et de la Basse Époque: le premier changement se situe à la période finale de l'époque ramesside, le deuxième entre l'époque éthiopienne et la «renaissance» des rois saïtes.

Nous allons commencer notre trajectoire historique avec les documents de l'époque très productive de Ramsès IV et Ramsès V (1152–1142 avant J.C).[1] Il s'agit, pour l'époque de Ramsès IV, du pHarris I,[2] de deux stèles abydiennes (la Stèle de l'an 4[3] et la Grande Stèle[4]) ainsi que de l'eulogie des noms du roi sur la paroi occidentale de la Cour de la Cachette de Karnak;[5] pour l'époque de Ramsès V, du pChester Beatty I, qui porte au recto le conte mythologique d'Horus et Seth[6] et au verso un hymne eulogique en faveur du roi ainsi que des textes mineurs, mais tout aussi significatifs,[7] sur lesquels nous allons revenir plus tard.

[1] J. von Beckerath, *Chronologie des Pharaonischen Ägypten*. MÄS 46 (Mainz 1997), 103–8.

[2] P. Grandet, *Le Papyrus Harris I (BM 9999)*. BdE 109 (Le Caire 1994); sur la section historique (appelée le «discours aux humains» par Grandet) cf. aussi C. Maderna-Sieben, «Der historische Abschnitt des Papyrus Harris I», *GM* 123 (1991), 57–90.

[3] CGC 44876: K. Kitchen, *Ramesside Inscriptions* VI, 17,1–20,7. Cf. A. J. Peden, *The Reign of Ramesses IV* (Warminster 1994), 35–36, 91–94.

[4] CGC 48831: K*RI* VI, 20,9–25,25. Cf. M. Korostovtsev, «Stèle de Ramsès IV», *BIFAO* 45 (1947), 155–73; Ph. Derchain, «Comment les Égyptiens écrivaient un traité de la royauté», *BSFE* 87–88 (1980), 14–17; Peden, *Ramesses IV*, 36, 94–100.

[5] K*RI* VI 3,9–9,10; cf. W. Helck, «Ramessidische Inschriften aus Karnak», *ZÄS* 82 (1957), 98–140; Peden, *Ramesses IV*, 38, et surtout D. Raue, *Heliopolis und das «Haus des Re»*, Diss. Heidelberg 1996, IV.A 9, que je remercie vivement pour avoir attiré mon attention sur ce texte.

Littérature et politique sous Ramsès IV et Ramsès V

§ 2 Il y a plusieurs innovations qui caractérisent, du point de vue de la présentation du roi et de ses fonctions, ce groupe de textes – qu'on veuille les considérer «littéraires» au sens strict ou non, il s'agit en tout cas de textes royaux officiels – par rapport aux formes traditionnelles. Tout d'abord, ces textes contiennent des références explicites à l'histoire contemporaine, liée à des événements précis:[8] Ramsès IV s'adresse au dieu Amon en comparant sa propre piété à son égard à celle de son auguste prédécesseur Ramsès II,[9] ou en se référant à l'arrivée au temple d'un certain *Ḏ'j*;[10] le «discours aux humains» du pHarris I décrit la séquence des souverains entre la fin de la XIXe et le début de la XXe dynastie: l'énigmatique Irsou, Sethnakht, Ramsès III, Ramsès IV.[11] Le *Sitz im Leben* historique du pChester Beatty I, probablement composé lors de l'intronisation de Ramsès V, est confirmé par les associations calendériques de la date du conte mythologique, qui présente le conflit entre les deux *rḥ.wj* d'une part (le 27.III.*3ẖ.t*) et le texte eulogique, qui célèbre l'avènement du roi en tant qu'Horus d'autre part (le 28.III.*3ẖ.t*), comme l'a récemment montré U. Verhoeven:[12] il s'agit donc de la transposition d'un conflit de succession au niveau de la sphère du mythe.

§ 3 Cette dialectique entre monde des dieux et monde des hommes nous

[6] M. Broze, *Mythe et roman en Égypte ancienne. Les aventures d'Horus et Seth dans le Papyrus Chester Beatty I*. Orientalia Lovaniensia Analecta 76 (Leuven 1996).

[7] Cf. U. Verhoeven, «Ein historischer 'Sitz im Leben' für die Erzählung von Horus und Seth des Papyrus Chester Beatty I», dans M. Schade-Busch (éd.), *Wege öffnen. Festschrift für Rolf Gundlach*. ÄAT 35 (Wiesbaden 1996), 347–63.

[8] Selon J. Assmann, *Ägypten. Eine Sinngeschichte* (München 1996), 267 ss., c'est avec l'époque ramesside que débute la *«Lesbarkeit der Geschichte»*.

[9] K*RI* VI 19,11–20,1: «Et pendant mon temps tu seras satisfait de l'Égypte, [ton] pays, et tu doubleras pour moi la longue vie et la grande royauté du roi Ramsès II, le Grand Dieu, parce que les [...] et les bienfaits que j'ai adressés à ton temple pendant ces quatre ans, pour pourvoir tes offrandes et pour entreprendre toute action excellente et utile envers ton enceinte sacrée [quotidiennement], sont plus nombreux que ceux que le roi Ramsès II, le Grand Dieu, t'adressa dans ses 67 ans. C'est pourquoi tu me donneras la longue vie et la grande [royau]té que tu lui(?) donnas [...] son successeur [...] et je suis assis sur son trône.»

[10] K*RI* VI 5,13: *p3 Ḏ'j spr(.w) n ḥw.t-nṯr*.

[11] Grandet, *Papyrus Harris I*, 1.335–36, 2.220–68.

[12] Verhoeven, dans *Festschrift Gundlach*, 358–62.

conduit à la deuxième innovation des textes de cette période, qui me semble être l'insertion directe de précédents mythiques dans la structure narrative du texte. Comme on sait, la présence du discours mythologique[13] dans la tradition textuelle de l'Égypte ancienne ne s'affirme vraiment qu'au Nouvel Empire: la «Destruction de l'Humanité» réagit contre l'iconoclasme amarnien,[14] et les «Aventures d'Horus et Seth» du pChester Beatty I nous offrent une méditation sur les difficultés de succession pendant la XX[e] dynastie encadrée dans la cérémonie du couronnement de Ramsès V. Dans l'adresse aux dieux de la Grande Stèle d'Abydos, douze divinités sont identifiées par des allusions à un, ou plusieurs précédents mythiques;[15] et dans l'introduction ainsi que dans les vignettes «dramatiques» qui accompagnent le texte du pHarris I, nous trouvons quantité de références à l'activité du roi à l'intérieur des constellations divines.[16]

§ 4 Un troisième point est l'attention réservée au maintien, voire à la restauration, des temples et du culte. Si ce thème représente l'axe principal du pHarris I, il n'en est pas moins présent dans les autres témoins de cette époque: «J'ai consacré de nombreuses offrandes pour ton *ka* et j'ai doublé les provisions journalières par rapport à ce qui était auparavant. J'ai exempté le personnel de ta ville, j'ai protégé ton arrondissement et ordonné de combler ton temple de toutes sortes d'offrandes».[17] Le verso du pChester Beatty I (Texte A) exhorte le roi à ne pas hésiter, car le temps de l'offrande (*nw n ḥtp.w*) est arrivé. Et dans le mythe d'Horus et Seth le dieu Bata se moque de Prê-Harakhty en lui disant (3,10): «Ta chapelle est vide.» Bref, la qualité essentielle du roi est celle de *nb jrj ḫ.t* «seigneur qui accomplit le rituel».

§ 5 Le quatrième aspect que l'on remarque dans ces textes est une neutralisation partielle des lois qui règlent la présentation du roi aux époques précédentes, c'est-à-dire l'ensemble des conventions culturelles et restrictions textuelles que J. Baines appelle le décor (*decorum*).[18] Je me réfère par exemple à l'emphase avec laquelle, dans la Grande Stèle d'Abydos, le roi souligne ses prétentions de légitimité en les accompagnant d'une «confession négative» de ses qualités éthiques et rituelles[19], ou à la comparaison explicite avec un grand roi du passé qu'on a déjà observée dans la Stèle de l'an 4. Avec la juxtaposition, dans le texte du pHarris I, d'un «discours aux dieux» et d'un «discours aux humains», la position charnière du roi entre le monde des dieux (qu'il sert comme prêtre) et celui des hommes (qu'il sert comme souverain) est transférée du niveau d'une simple affirmation théologique – telle qu'on la trouve déjà, par exemple, dans le texte du «Roi comme prêtre du Soleil»[20] – à celui de la composition textuelle vraie et propre.[21] Et la présentation très peu flatteuse des deux protagonistes de la

[13] Que l'on ne doit pas confondre avec les allusions mythiques qui, bien évidemment, accompagnent la littérature égyptienne dès ses débuts: cf. les discussions de J. Baines, «Egyptian myth and discourse: myth, gods, and the early written and iconographic record», *JNES* 50 (1991), 81–105; id., «Myth and literature», dans A. Loprieno (éd.), *Ancient Egyptian Literature. History & Forms*. PdÄ 10 (Leiden 1996), 361–77; A. Loprieno, «Defining Egyptian Literature: Ancient Texts and Modern Theories», *ibid.*, 49–51.

[14] Cf. E. Hornung, *Der ägyptische Mythos von der Himmelskuh*. OBO 46 (Fribourg/Göttingen 1982).

[15] *KRI* VI 23,15–25,2, par exemple: «Ô Osiris, j'ai allumé pour toi le flambeau le jour de l'embaumement de ta momie (…) Ô Horus, j'ai craché sur ton œil après qu'il fut enlevé par son agresseur (…) Ô Isis et Nephthys, j'ai levé pour vous vos têtes, j'ai affermi pour vous vos nuques pendant cette nuit où l'on tue les serpents devant Létopolis», etc.

[16] Par exemple pHarris I 3,4–5: «Je suis venu à toi, à Thèbes, ta ville secrète. Je suis devenu divin dans l'Ennéade qui est dans ta suite. Je me suis installé à Neb-Ânkh, ta noble demeure qui se trouve vis-à-vis de ton auguste sanctuaire, je me suis mêlé aux dieux, les seigneurs de l'Au-delà, comme mon père Osiris, seigneur de la Nécropole.»

[17] *KRI* VI 23,7–8. Cf. aussi la Stèle de l'an 4 (*KRI* VI 18,15): «Je n'ai pas négligé le jour de la Fête de la Nouvelle Lune».

[18] Cf. J. Baines, «Restricted Knowledge, Hierarchy, and Decorum: Modern Perceptions and Ancient Institutions», *JARCE* 27 (1990), 1–23.

[19] *KRI* VI 23,5–15. Que l'on me permette ici de traduire le passage en question, malgré sa longueur: «Je suis un souverain légitime, je n'ai pas usurpé. Je suis à la place de celui qui m'a engendré comme le fils d'Isis, depuis que je suis devenu roi sur le siège d'Horus. J'ai apporté Maât dans ce pays où elle était absente auparavant, car je sais que tu souffres quand elle manque en Égypte (…) Je ne me suis pas opposé à mon père, je n'ai pas rejeté ma mère. Je n'ai pas bloqué le Nil lors de l'inondation. Je n'ai pas profané la sainteté du dieu dans son temple. Je ne vis que de ce que le dieu aime le jour de sa naissance dans l'Île de la Flamme. Je ne me suis pas disputé avec le dieu, je n'ai pas insulté la déesse. Je n'ai pas brisé un œuf couvé, je n'ai pas mangé de ce qui m'est interdit. Je n'ai pas dérobé le pauvre, je n'ai pas tué le faible. Je n'ai pas pêché le poisson du lac sacré, je n'ai pas attrappé les oiseaux avec le filet. Je n'ai pas chassé le lion le jour de la fête de Bastet, je n'ai pas juré par Banebdjed dans la maison des dieux. Je n'ai pas prononcé le nom de Ta-Tenen, je n'ai pas soustrait de ses offrandes. J'ai vu Maât au côté de Rê, je l'ai fait monter à son seigneur. Je me suis associé à Thot en ses rouleaux le jour où l'on crache sur son épaule. Je n'ai pas attaqué un homme sur le trône de son père, parce que je sais que c'est une action abominable. Je n'ai pas coupé l'orge alors qu'elle n'est pas encore mûre ni la plante-*mꜣt.t* dans son environnement.»

[20] Cf. J. Assmann, *Der König als Sonnenpriester*. ADAIK 7 (Glückstadt 1970), 35–36.

[21] Cf. Grandet, *Papyrus Harris I*, 1.77–80. La «confession négative» semble être un trait caractéristique des textes de Ramsès IV, à en juger aussi par sa présence dans le pHarris I, cf. 3,9–10: «Tu es celui qui m'a établi sur le siège de mon père comme tu as fait pour Horus sur le siège d'Osiris. Je ne me suis pas comporté comme un oppresseur. Je n'ai pas privé quelqu'un de son siège, je n'ai pas

lutte de succession (derrière lesquels se cachent probablement, comme on l'a vu, deux prétendants historiques précis), fait du conte mythologique du pChester Beatty I le véhicule privilégié de la neutralisation littéraire des règles du décor.[22]

§ 6 Venons en maintenant au cinquième aspect, qui apparaît peut-être moins explicitement que les autres, mais qui va acquérir une importance fondamentale dans l'évolution des siècles suivants: la primauté du livre, du texte écrit: «J'ai fait pour toi de grands livres d'or martelé, inscrits au grand nom de ta Majesté avec mes prières. J'ai fait pour toi d'autres livres en argent martelé, inscrits au grand nom de ta Majesté avec un décret pour le temple de Ramsès III. J'ai fait pour toi de grandes tablettes en argent martelé (...) J'ai fait pour toi d'autres tablettes en cuivre martelé».[23] L'importance de la sphère de l'écriture, que l'on retrouve dans les autres textes de Ramsès IV,[24] constitue un élément fondamental dans le discours de la légitimation royale tel qu'il est transposé au niveau littéraire dans le mythe d'Horus et Seth:[25] Thot est invité par les dieux à écrire à Neith, qui donne par écrit son avis sur la succession d'Osiris; Osiris lui aussi entre en correspondance avec le tribunal des dieux. Cette encyclopédie de l'écriture est confirmée par les textes du verso du pChester Beatty I, l'hymne au roi[26] ainsi que les notes des scribes.[27]

transgressé ce que tu m'avais commandé.» La même observation peut se faire à propos de la prière par l'auteur fictif du texte, c'est-à-dire Ramsès III, de concéder à son fils Ramsès IV une vie plus longue que celle de ses prédécesseurs (23,2–6). Cf. Grandet, *Papyrus Harris I*, 1.254, 2.106–8.

[22] Cf. A. Loprieno, *Topos und Mimesis. Zum Ausländer in der ägyptischen Literatur*. ÄgAbh 48 (Wiesbaden 1988), 73–83; F. Junge, «Mythos und Literarizität: Die Geschichte vom Streit der Götter Horus und Seth», dans H. Behlmer (éd.), *...Quaerentes Scientiam. Festgabe für Wolfhart Westendorf zu seinem 70. Geburtstag überreicht von seinen Schülern* (Göttingen 1994), 83–101; et surtout Broze, *Les aventures d'Horus et Seth*, 221–75.

[23] pHarris I 6,5–10: cf. Grandet, *Papyrus Harris I*, 1.229, 2.29–32.

[24] K*RI* VI 5,3–4: «Thot était dans la salle d'audience avec le document royal (*rȝ-ʿ nsw*)»; K*RI* VI 22,9–12: «Or, au moment où tu sors, oint et habillé par l'Ennéade, pour anéantir l'obscurité, des formules magiques sont prononcées pour glorifier leur Majesté et pour porter leurs ennemis à la place d'exécution. C'est un oracle mis par écrit, il ne s'agit pas (seulement) d'une tradition orale (*st ḥr=tw pȝy m sḫȝ bn rȝ n rȝ*). Et les hommes comptent pour apprendre les jours et les mois, pour additionner et connaître la durée de leur vie.» Cf. aussi K*RI* VI 23,14: «Je me suis associé à Thot en ses rouleaux le jour où l'on crache sur son épaule» ou K*RI* VI 22,16–23,1: «La Majesté de Thot est à côté de vous pour mettre par écrit les ordres qui sortent de votre bouche.»

[25] pChester Beatty I 2,9–3,1.

[26] *Ibid.*, vso: «Thot écrira pour toi les jubilés.»

[27] Cf. Verhoeven, dans *Festschrift Gundlach*, 361–62.

La Troisième Période Intermédiaire et la «Chronique d'Osorkon»

§ 7 Ces cinq aspects qui définissent la sphère royale représentent le point de départ d'une évolution qui marquera le rapport entre royauté, religion et littérature au cours du premier millénaire avant J.-C. Comme on le sait, la Troisième Période Intermédiaire – que je considère ici comme allant de la fin de l'époque ramesside à la période éthiopienne, qui ouvre, comme nous allons le voir, un horizon culturel assez différent: celui de la Basse Époque – n'est pas très riche en documents littéraires. En effet, l'activité littéraire vraie et propre y est absente:[28] les textes d'el-Hibeh (Wenamon et le *Tale of Woe*, auxquels on peut ajouter l'Onomasticon Golénischeff),[29] le texte principal de l'enseignement d'Ani (pCaire CG 58042)[30] ainsi que le fragment le plus ancien de l'enseignement d'Aménémope (pStockholm 18416),[31] furent selon toute probabilité rédigés pendant la XXIe dynastie, mais la composition de ces textes appartient à l'horizon culturel de la fin du Nouvel Empire. Pendant les trois siècles libyques, c'est-à-dire plus ou moins de 1000 à 700 avant J.C., il n'y aura plus de formation ni de réception de textes proprement littéraires, bien que certaines formes de la tradition littéraire se trouvent incluses dans les textes à fonction pragmatique: autobiographies, stèles d'offrande, compositions religieuses.[32] On est donc dans l'obligation de ne compter que sur ces groupes de textes pour comprendre l'évolution des conceptions associées à la royauté, et nous allons constater qu'une des formes traditionnelles, le «conte royal»,[33] maintient sa productivité malgré l'épuisement de l'activité littéraire.

§ 8 L'un des textes les plus longs et les plus éclairants pour la culture de cette époque est la «Chronique du

[28] Cf. la liste des textes ainsi que des manuscrits littéraires par St. Quirke, «Archive», dans Loprieno (éd.), *Ancient Egyptian Literature*, 389–91.

[29] Cf. A. H. Gardiner, *Ancient Egyptian Onomastica, vol. I* (Oxford 1947), 27–29.

[30] Cf. J. F. Quack, *Die Lehren des Ani*. OBO 141 (Fribourg/Göttingen 1994), 5–8.

[31] B. J. Peterson, «A new fragment of *The Wisdom of Amenemope*», *JEA* 52 (1966), 120–28. Au contraire, le texte complet du pBM 10474 est un témoin de la renaissance littéraire de la Basse Époque, sur laquelle je vais revenir plus tard.

[32] Pour une analyse des documents écrits de cette époque voir K. Jansen-Winkeln, *Text und Sprache in der 3. Zwischenzeit. Vorarbeiten zu einer spätmittelägyptischen Grammatik*. ÄAT 26 (Wiesbaden 1994); pour leur grammaire cf. id., *Spätmittelägyptische Grammatik der Texte der 3. Zwischenzeit*. ÄAT 34 (Wiesbaden 1996).

[33] Cf. K. Jansen-Winkeln, «Die ägyptische 'Königsnovelle' als Texttyp», *WZKM* 83 (1993), 101–16; A. Loprieno, «The 'King's Novel», dans id. (éd), *Ancient Egyptian Literature*, 277–95.

Prince Osorkon» sur les parois du portail bubastite du Temple de Karnak.[34] La narration des activités religieuses et militaires de ce fils de Takéloth II (841–816 avant J.C.), dont l'activité s'étend jusqu'à l'an 29 de Shéshonq III (837–798), est présentée de façon strictement séquentielle et encadrée dans les formes du conte royal, dont il emprunte les conventions stylistiques.[35] Mais c'est dans le contenu du texte que la continuité des modèles culturels des derniers ramessides se montre avec clarté: tous les thèmes fondamentaux que nous avons identifiés dans les textes de Ramsès IV et Ramsès V se retrouvent dans la chronique du prince libyen.

§ 9 Les références fréquentes à des épisodes précis de la vie du prince, leur lecture mythologique,[36] l'attention extrême donnée à la dimension cultuelle et la confession des propres «péchés»[37] sont très bien résumées dans le passage C 3–4:[38] «Voilà, il (= le dieu) a fait ce que tu as dit avant même que n'arrive le temps prévu. C'est pourquoi tu devras faire plus pour son service. Ne repose pas ta confiance en l'armée et n'entame pas des projets militaires (…). Il (= Osorkon) entra en Thèbes et purifia [son] corps [avec] de l'eau au milieu de la saison de l'Inondation (…). [Il présenta plus d'offrandes que ce qui avait été fait] auparavant, consistant en toute chose bonne et pure que le ciel donne, que la terre produit, que le Seigneur de ce qui existe a créée et qu'il avait oublié de faire pour lui auparavant, c'est-à-dire des millions de rituels lors de la Belle Fête de l'Ipet-du-Sud.» Le prince et le dieu s'engagent dans une compétition qui, d'une part si elle souligne le caractère précaire de l'élection divine (qui dans cette période «féodale» est souvent confiée à l'oracle),[39] voit d'autre

[34] Texte: *The Epigraphic Survey, Reliefs and Inscriptions at Karnak. Vol. III. The Bubastite Portal.* OIP 74 (Chicago 1954). Commentaire historique et philologique: R. A. Caminos, *The Chronicle of Prince Osorkon.* AnOr 37 (Rome 1958).

[35] «Alors le plénipotentiaire de la Haute Égypte dit à ses fonctionnaires et aux amis de son père qui étaient à côté de lui: 'Voyez, vous êtes vraiment les meilleurs conseillers de celui qui m'a engendré…à son époque, tandis qu'à mon époque ils ont cessé d'être loyaux (…)' Quant il eut terminé ce discours à ses auditeurs, leurs cœurs se réjouirent (…) Tous tes projets se réalisent!»: *Karnak III*, Table 21, 8–11; cf. Caminos, *Chronicle*, §§ 134–43.

[36] Voir par exemple A 25: «Il entra en Thèbes comme enfant de la dame (= Hathor ou Mout), tandis que les dieux qui demeurent en elle (= Thèbes) se réjouissaient. Il reçut son sein d'or fin et s'y allaita. Le lait entra en lui comme vie et puissance, et elle lui donna sa vaillance et sa force: Caminos, *Chronicle*, §§ 45–47.

[37] Voir par exemple l'autoprésentation du prince qui, bien qu'il fût fils de roi, «ne dit pas: Je deviendrai puissant» (A 19).

[38] *Karnak III*, Table 22, 3–4; cf. Caminos, *Chronicle*, §§ 177–87.

[39] Cf. Caminos, *Chronicle*, §§ 41, 50–54; voir surtout M. Römer, *Gottes- und Priesterherrschaft in Ägypten am Ende des Neuen Reiches.* ÄAT 21 (Wiesbaden 1994), 135–283.

part le dieu modifier à l'occasion le *kairós* pour le bien de son serviteur.

§ 10 L'épisode le plus empreint de dialectique entre réalité historique et encyclopédie mythologique est le fameux passage B 7 qui, selon les opinions, confirme ou nie une éclipse lunaire:[40] «Après ça, en l'an 15, au quatrième mois de l'été, jour 25, sous la Majesté de son auguste père, le dieu qui domine Thèbes: le ciel n'engloutit pas la lune, une tempête ravagea dans ce pays comme […]. Les rebelles fomentèrent la discorde en Haute et en Basse Égypte […] mais il n'hésita pas à les combattre comme Horus derrière son père». Or, un coup d'œil à la tradition calendérique démontre que cette date apparemment si banale n'est certes pas choisie au hasard: dans les calendriers des jours fastes et néfastes du pCaire JE 86637 et du pBM 10184, ce jour est présenté comme très faste, et le texte du Caire ajoute: «Le dieu est […] établi à la tête de l'équipe de Rê et son cœur est content en *ḥw.t-ḏsr.t*».[41] Il s'agit donc d'un jour dont l'antécédent mythique voit Horus fonctionner activement à l'intérieur de la constellation Rê-Osiris, et Leitz suggère même de voir dans le terme *ḥw.t-ḏsr.t* le lieu de l'embaumement d'Osiris. L'oGardiner 109 est encore plus précis: le jour 25 on doit donner des offrandes au Soleil (Rê) et à la Lune (Yah).[42] La référence de la chronique d'Osorkon au 25.IV.*šmw* peut donc se comprendre aisément comme un témoignage de la préoccupation du texte d'établir un rapport direct entre histoire événementielle et histoire mythique.[43]

§ 11 Rapport direct avec l'expérience historique, mise en vedette des devoirs du culte, insertion de ces deux thèmes dans une chaîne de précédents mythiques: il nous reste à discuter l'importance de la codification écrite dans la sphère royale qu'on avait vu jouer un rôle fondamental dès l'époque ramesside. Osorkon nous dit qu'avant son élection, «tous les scribes (*šsp-gstj*) de son temple (= d'Amon) essayaient de faire échouer ses projets (= du roi) que le seigneur de la plante-*hdn* (= Thot) avait mis par écrit (*wꜣḥ r ꜥr.t*) ainsi

[40] *Karnak III*, Table 21, 7; cf. Caminos, *Chronicle*, §§ 129–31.

[41] Chr. Leitz, *Tagewählerei.* ÄgAbh 55 (Wiesbaden 1994), 412.

[42] *Ibid.*, 450.

[43] La référence à des épisodes astronomiques extraordinaires restera un topos dans la littérature égyptienne de la Basse Époque: voir par exemple l'allusion à une éclipse de soleil dans le texte du pBerlin 13588 (III,1): *ꜥm tꜣ p.t pꜣ jtn* «Le ciel engloutit le soleil»: W. Erichsen, *Eine neue demotische Erzählung.* Abh. AWLM. Geistes- und Sozialwiss. Klasse, Mainz 1956/2, 60. Nous reviendrons sur ce texte.

que de détruire les rituels des temples qui avaient été ruinés, sans que le roi le sache».[44] C'est pourquoi Osorkon décide d'intervenir, en ayant encore une fois recours aux connotations mythiques de ses actes: «Alors le plénipotentiaire de la Haute Égypte dit: 'Allez et apportez-moi tous les cas de transgression ainsi que les documents des ancêtres (...) Immédiatement on porta devant lui les prisonniers comme un groupe d'oiseaux, et il les tua pour lui (= Amon). On les fit transporter comme des chèvres la nuit de la fête de l'Offrande du Soir, pendant laquelle on allume les brasiers (...) comme les brasiers de la fête de l'Apparition de Sothis. Chaque homme fut brûlé au lieu même de son impiété».[45]

La césure de la Basse Époque

§ 12 Cette attitude non seulement de respect, mais même de dépendance que le roi de la Troisième Période Intermédiaire montre vis-à-vis de la tradition écrite est à l'origine d'une attitude «philologique» qui commence à se manifester pendant la dynastie éthiopienne et va avoir un poids considérable dans la renaissance littéraire de l'époque saïte. Le «Monument de théologie memphite»[46] du roi Shabako (701-695) se veut la copie d'un texte ancien qui était «mangé par les vers»: il était très probablement lui aussi, comme le pChester Beatty I, destiné à la lecture publique lors d'une fête religieuse.[47] L'activité philologique de Shabako pourrait rappeller d'ailleurs l'activité archéologique du prince Khaemwaset à la XIXe dynastie,[48] et ce n'est pas un hasard si ces deux personnages se maintiendront dans la «mémoire culturelle» de l'Égypte de

44 *Karnak III*, Table 18, 32; cf. Caminos, *Chronicle*, §§ 57–61.

45 *Karnak III*, Table 18,35–19,36; cf. Caminos, *Chronicle*, §§ 65–69.

46 Cf. H. Altenmüller, «Denkmal memphitischer Theologie», dans *LÄ* I, 1065–69 avec références. Sur ce texte et cette période en général voir les considérations d'Assmann, *Sinngeschichte*, 371 ss.

47 Cet intérêt royal pour les textes du passé dans le contexte d'une cérémonie religieuse est une constante de la tradition égyptienne, étant documentée déjà à la fin du Moyen Empire par la Stèle du roi Néferhotep de la XIIIe dynastie, qui se réfère aux mystères d'Abydos – cf. Loprieno, dans id. (éd), *Ancient Egyptian Literature*, 280 – ou par la «redécouverte» du rouleau de cuir de Berlin sous Aménophis II – cf. Ph. Derchain, «Les débuts de l'histoire (Rouleau de cuir Berlin 3029)», *RdE* 43 (1992), 35–47; J. Osing, «Zu zwei literarischen Werken des Mittleren Reiches», dans id. et E. Kolding Nielsen (éds.), *The Heritage of Ancient Egypt. Studies in Honour of Erik Iversen*. CNI Publications 13 (Copenhagen 1992), 109–19.

48 F. Gomaà, *Chaenwese, Sohn Ramses' II. und Hoherpriester von Memphis*. ÄgAbh 27 (Wiesbaden 1973).

la Basse Époque.[49] Mais il y a une différence fondamentale entre l'approche du Nouvel Empire, qu'on pourrait qualifier de «monumentale», et l'approche tardive, qui est plutôt «antiquaire»: dans le premier cas, qui sur le plan du texte se reflète dans l'éloge des auteurs «classiques» du pChester Beatty IV 3,5 ss. ou dans les noms du «Fragment Daressy»,[50] le passé est vu comme un modèle à égaler par le présent «prolétaire»; dans la vision «antiquaire», au contraire, il n'y a plus de continuité productive entre un passé mythique et un présent historique. Le dialogue entre les deux pôles ne se fonde désormais plus sur la récupération, mais sur la reconstruction.[51]

§ 13 Pour comprendre l'évolution qui touche la figure du Pharaon pendant cette période, il est opportun de s'adresser tout d'abord au premier égyptologue du monde occidental, l'historien grec Hérodote, qui écrit son *lógos* égyptien vers la moitié du cinquième siècle. En décrivant l'histoire de l'Égypte de l'époque des dieux jusqu'à la dynastie saïte, Hérodote identifie deux périodes très différentes l'une de l'autre: la première va de Min, le premier roi, à Sethos, le prêtre de Héphaistos (Hér. II, 99–141), la deuxième des Dodécarques à Amasis (Hér. II, 147–182). Pour la première phase, l'historien grec se base essentiellement sur les documents et les narrations des Égyptiens eux-mêmes, pour la deuxième il y ajoute les contributions des étrangers qui visitèrent l'Égypte ou qui y habitent.[52] Or, quand on compare les deux listes de rois, on est frappé par une différence éclatante: tous les Pharaons qui précèdent la XXVIe dynastie sont des figures au caractère mythique, tandis que les rois saïtes sont non seulement organisés de façon chronologique impeccable, mais ils sont tous associés à des événements historiques ou culturels bien précis, des événements pour lesquels Hérodote se montre parfois la source la plus éloquente à disposition des chercheurs.[53]

49 Sur ce terme voir J. Assmann, *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in früheren Hochkulturen* (München 1992). Pour la réception de Shabako cf. le nom du roi du pVandier (Sisobek = «le fils de Shabako» = «Shebitko»?), sur lequel nous allons revenir plus tard; pour Khaemwaset, on peut se référer aussi bien à son rôle de protagoniste du cycle démotique de Setné Khaemwaset qu'à l'adoption de ce nom comme nom d'Horus par Shebitko.

50 Cf. D. Wildung, *Imhotep und Amenhotep. Gottwerdung im alten Ägypten*. MÄS 36 (München et Berlin 1977), 25–29.

51 Cf. «Defining Egyptian Literature: Ancient Texts and Modern Theories», dans Loprieno (éd.), *Ancient Egyptian Literature*, 53.

52 Hér. II, 99 et Hér. II, 147. Cf. la discussion de A. B. Lloyd, *Herodotus, Book II. Commentary 99–182*. ÉPRO 43 (Leiden 1988), 1–6, 114–16.

53 Par exemple la lutte de pouvoir entre Apriès et Amasis (Hér. II, 162–9): cf. *ibid.*, 178–80.

Comment expliquer cette dichotomie? La réponse la plus immédiate est celle que donne Hérodote lui-même en soulignant la présence de sources grecques qui contribuent à éclaircir la Basse Époque. D'autre part, il s'agit d'une époque plus récente, dont la mémoire était encore vivace dans l'Égypte persane. Ce sont là des explications plausibles, mais qui laissent tout de même des questions ouvertes, car l'évolution de l'historicité des rois hérodotéens n'est pas du tout linéaire, comme on s'y attendrait s'il s'agissait uniquement d'une question de disponibilité des sources, mais au contraire radicale: Anysis et Séthos ne sont pas moins mythiques que Min ou Nitocris. Il ne s'agit donc pas d'une dichotomie historique, mais plutôt d'une dichotomie culturelle: Hérodote visite une civilisation qui se considère plurimillénaire, mais qui a la conscience qu'une nouvelle phase de la culture du pays (appelons-la le «présent») ne commence qu'avec la fin de la XXVe dynastie.

§ 14 Ce traitement légendaire des rois du passé, qui sous le plan historique est probablement lié à l'expérience de la fragmentation féodale de l'époque libyenne,[54] trouve un parallèle intéressant dans la tradition des livres bibliques dont la rédaction écrite doit se placer vers la moitié du Ier millénaire avant J.C.:[55] le roi de l'Exode, – période qui dans la mémoire des Juifs d'époque babylonienne et persane correspond à l'âge mythique de la fondation –, ainsi que le beau-père de Salomon (I Rois 9,16), le roi avec lequel se termine la monarchie idéale, sont appelés simplement *Par'ôh*; au contraire, la conquête et le sac de Jérusalem qui accompagnent la succession de Salomon (I Rois 11,40, 14,25; II Chr. 12,2.5.7.9) sont attribués à *Šîšāq*, derrière lequel on reconnaît le roi libyen Shéshonq I (XXIIe dyn.);[56] et les rois *Tirhāqâh* (II Rois 19,9, Is. 37,9) et *Nəkô* (II Rois 23,29.33–35, II Chr. 35,20.22, 36,4, Jer. 46,2) des chroniqueurs et des prophètes sont aisément identifiables avec Taharqa de la XXVe et Nékho II de la XXVIe dynastie.[57] La même hiérarchie de traitement se retrouve chez les rois de Napata jusqu'au IIe siècle avant J.C., qui choisissent en général un protocole où les noms de plusieurs pharaons égyptiens d'époque classique se retrouvent amalgamés de façon éclectique;[58] mais au IIIe siècle, le roi Arkamaniqo, qui tient à souligner sa qualité d'*homo novus* et avec lequel une nouvelle dynastie monte au pouvoir, n'adopte que le nom royal d'Amasis, *ḫnm-jb-r'w*.[59]

§ 15 Le signe le plus évident de cette nouvelle conscience historique qui se manifeste entre la fin de la XXVe et le début de la XXVIe dynastie[60] est le renouvellement de l'activité littéraire[61] qui coïncide avec une rupture dans la transmission[62] des noms des rois égyptiens du passé. Cette césure est documentée par Hérodote, avec son Sésostris où se mêlent au moins deux rois de la XIIe dynastie (Sé-

[54] La nature féodale de la royauté à partir de la deuxième phase de l'époque libyenne (de la fin du IXe siècle avant J.C.) jusqu'à l'invasion assyrienne est bien connue par les textes égyptiens: cf. K. Kitchen, *The Third Intermediate Period in Egypt* (Warminster^{2} 1986), §§ 295–338 et apparait aussi dans le chant XIV de l'Odyssée, qui fut composée au VIIIe siècle, et devient un topos littéraire dans le cycle démotique de Pétoubaste. C'est probablement la réalité historique qui se cache derrière les Dodécarques d'Hérodote: Lloyd, *Herodotus, Book II. Commentary 99–182*, 119–20. Sur la figure du roi à cette époque voir aussi J. Baines, «Kingship, Definition of Culture, and Legitimation», dans D. O'Connor – D. Silverman (éds.), *Ancient Egyptian Kingship*, PdÄ 9 (Leiden 1995), 37 ss.

[55] C'est la datation suggérée par la critique biblique contemporaine: voir *pars pro toto* N. P. Lemche, *Die Vorgeschichte Israels*. Biblische Enzyklopädie 1 (Stuttgart 1996), 212–18 avec bibliographie.

[56] Cf. Lloyd, *Herodotus, Book II. Commentary 99–182*, 88.

[57] Kitchen, *Third Intermediate Period*, § 369.

[58] Cf. L. Török, *The Kingdom of Kush. Handbook of the Napatan-Meroitic Civilization*. HdO 1,31 (Leiden 1997), 210.

[59] *Ibid*., 200-6, 422–23.

[60] Il est intéressant de constater qu'un changement semblable caractérise au VIIIe siècle avant J.C. la culture grecque avec la transition d'Homère, qui est le poète de l'aristocratie de la Grèce archaïque liée encore au héros du monde mycénien et de la guerre de Troie, et Hésiode, qui inaugure la culture «bourgeoise» d'origine mercantile: J. Latacz, *Homer. Der erste Dichter des Abendlandes* (Zürich 1989), 74 ss.

[61] C'est à partir de cette période que renaît en Égypte l'intérêt spécifiquement littéraire: le texte principal de l'enseignement d'Aménémope: H. O. Lange, *Das Weisheitsbuch des Amenemope aus dem Papyrus 10474 des British Museum*. Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Hist.-fil. Meddelelser XI,2 (København 1925), la traduction bilingue de l'enseignement d'Ani: Quack, *Die Lehren des Ani*, 11 et le pBrooklyn 47.218.135: R. Jasnow, *A Late Period Hieratic Wisdom Text. P. Brooklyn 47.218.135*. SAOC 52 (Chicago 1992) dans le domaine didactique ainsi que le conte de Néferkarê et du général Sisénè: G. Posener, «Le conte de Néferkarè et du général Sisénè. Recherches littéraires VI», *RdE* 11 (1957), 119–37 et le pVandier: G. Posener, *Le Papyrus Vandier*. Bibliothèque générale 7 (Le Caire 1985) dans le domaine narratif inaugurent une renaissance littéraire qui continue de façon ininterrompue, tant en hiératique qu'en démotique, jusqu'à l'époque romaine, comme le montre au IIe siècle après J.C. le pBerlin 23071 verso en hiératique, un conte royal situé au temps des rois Chéops et Néferkasokar: G. Burkard, «Frühgeschichte und Römerzeit: pBerlin 23071 vso», *SAK* 17 (1990), 107–33.

[62] Je voudrais souligner ici l'aspect «littéraire» de cette perte de conscience du nom royal, car il n'y a pas de doute que dans les archives des temples la connaissance du passé et sa reconstruction séquentielle ne cessent de se maintenir productifs, comme le montrent d'une part, au IIIe siècle avant J.C., la reproduction assez précise des listes royales par le prêtre héliopolitain Manéthon de Sébennyte, d'autre part, encore au IIe siècle après J.C., les copies exactes de textes autobiographiques de la Première Période Intermédiaire provenant d'Assiout, sur lesquels travaille à présent M. J. Osing.

nousret I et III),[63] son Phéro qui est un «pharaon» imprécisable,[64] son Rhampsinitos qui est étymologiquement un *Rʿw-msj-sw zꜣ-Nt* qui n'a jamais existé,[65] ses Asuchis, Anysis, Séthos. Les exemples autochtones de la fin de la XXVe dynastie jusqu'à l'époque romaine sont innombrables. Mentionnons les deux textes pseudépigraphiques les plus célèbres: la Stèle de Bentrech nous présente un pharaon dont le nom est à moitié celui de Ramsès II et à moitié celui de Thoutmosis IV,[66] la Stèle de la Famine se veut remonter à un Djoser qui n'aurait jamais pu consulter un prêtre-lecteur dans le temple de son propre ministre Imhotep.[67]

Mais c'est dans les textes littéraires vrais et propres que cette juxtaposition de noms devient la règle: dans le pVandier, dont la rédaction ne peut pas être antérieure à l'époque saïte,[68] le roi Sisobek est affligé d'une maladie qui ne lui laisse que sept jours de vie et qui, à l'avis de ses magiciens, s'était (déjà) manifestée au temps du roi *[Ḏd]-kꜣ-rʿw*, que l'on identifie normalement avec Isési de la Ve dynastie. Fischer-Elfert considère que le nom Sisobek (*Zꜣ-sbk*) serait à analyser comme «le fils de Shabako», c'est-à-dire le roi éthiopien Shebitko, dont le nom d'intronisation était justement Djedkarê: les magiciens associeraient donc la maladie de Shebitko à celle de son homonyme de l'Ancien Empire.[69] Kammerzell, au contraire, lit dans la lacune du nom du roi non pas le signe *ḏd*, mais plutôt *mn*, ce qui conduirait à la lecture *Mn-kꜣ(.w)-rʿw*, c'est-à-dire au nom du roi de la IVe dynastie Mykérinos; or, dans le *lógos* hérodotéen, un oracle annonce au pharaon Mykérinos qu'il n'a plus que six ans de vie.[70] Le pVandier serait donc une version littéraire de la légende associée au roi Mykérinos en Her. II, 133. Ces deux lectures du problème du

[63] M. Malaise, «Sésostris, Pharaon de légende et d'histoire», *CdÉ* 41 (1966), 244–72.

[64] Lloyd, *Herodotus, Book II. Commentary 99–182*, 38.

[65] *Ibid.*, 52.

[66] Voir M. Broze, *La princesse de Bakhtan. Essai d'analyse stylistique*. Monographies Reine Élisabeth 6 (Bruxelles 1989), 17.

[67] Cf. P. Barguet, *La Stèle de la Famine à Séhel*. BdE 24 (Le Caire 1953), 16. Cf. Wildung, *Imhotep und Amenhotep*, 149–52; id., «Imhotep», dans *LÄ* III, 146–48.

[68] Posener, *Papyrus Vandier*, 11.

[69] H.-W. Fischer-Elfert, «Der Pharao, die Magier und der General. Die Erzählung des Papyrus Vandier», *BiOr* 44 (1987), 5–21; à présent, la lecture *[Ḏd]-kꜣ-rʿw* peut être considérée certaine: U. Verhoeven, «Erneut der Name des früheren Königs in der Erzählung des *Papyrus Vandier* (recto 1,6)», *CdE* 72 (1997), 5–9.

[70] F. Kammerzell, «Die Nacht zum Tage machen. P. Vandier rto. 1,2–7 und Herodot II 133», *GM* 96 (1987), 45–52; id., «Ein demotisches Fragment der Merire-Erzählung? pTebtynis Tait Nr. 9 und pLille 139», *GM* 127 (1992), 53–61; id., «Mi'ja're' in der Unterwelt (Papyrus Vandier)» dans O. Kaiser (éd.), *Mythen und Epen III*. TUAT III/5 (Gütersloh 1995), 973–90.

nom du roi du pVandier sont toutes les deux ingénieuses, mais les associations pourraient se multiplier: il serait tout aussi facile de reconnaître dans Sisobek le roi Asychis d'Hérodote, le successeur de Mykérinos, qu'on associe généralement à Shéshonq I (le Shishaq de la Bible) mais que Diodore nomme Sasychis.[71] Dans ce cas, l'association étymologique avec Sisobek ne poserait aucun problème (le nom du dieu Sobek étant en effet en grec Souchos) et les magiciens de Sisobek se réfèreraient donc à son prédecesseur, le Mykérinos hérodotéen![72] Et encore, pourquoi ne pas voir dans le nom *Zꜣ-sbk*, à cette époque où les phonèmes *k* et *q* se confondent fréquemment,[73] une allusion à un roi qui est *zꜣ-zbq*, c'est-à-dire un héritier «légitime» (*sbq*) ou «bienfaisant» (*sbꜣq*)?[74] Qu'il soit claire que je ne désire pas ici trouver l'origine historique du nom de ce roi: au contraire, Sisobek nous offre à mon avis un exemple idéal de l'impossibilité d'identifier avec précision le «Pharaon reconstruit» des textes littéraires de la Basse Époque.[75]

§ 16 Voyons encore quelques exemples ultérieurs de cette «reconstruction» du roi: dans le pLouvre E 25351 (pChassinat I), le «rajeunissement partiel»[76] du conte en moyen-égyptien du roi Néferkarê et du général Sisénè par rapport à la version des ostraca ramessides se reflète entre autre dans le fait que le nom du pharaon se réfère évidemment à Pépi II de la VIe dynastie, tandis que le nom du détective Tjéti fils de Henet renvoie, même dans la forme choisie pour rendre la filiation, (*Ḥnt zꜣ Ṯtj*) au Moyen Empire. La *Königsnovelle* du pBerlin 23071 verso mentionne le célèbre Chéops et un Néferkasokar qui est connu des listes royales ramessides[77] mais qu'on ne saurait pas documenter dans un horizon historique contem-

[71] Lloyd, *Herodotus, Book II. Commentary 99–182*, 88.

[72] En Her. II, 141, d'ailleurs, le deuxième successeur d'Asychis est appelé Sethos, un nom dans lequel on reconnaît les traditions associées au souverain éthiopien Shebitko: cf. *ibid.*, 99–100.

[73] Les oppositions dans la série vélaire sont réorganisées pendant la phase finale du néo-égyptien, de sorte qu'en démotique et en égyptien ptolémaïque les graphèmes sont souvent interchangeables: cf. par exemple W. Spiegelberg, *Demotische Grammatik* (Heidelberg 1925), 10.

[74] D'ailleurs, le protocole du roi éthiopien Shabako lui-même nous offre un exemple de cette tendance à l'interprétation étymologisante: son nom en tant qu'Horus d'Or est en effet *sb(ꜣ)q tꜣ.wj* «Celui qui fait du bien aux Deux Pays», avec une allusion évidente à son nom propre couchite.

[75] Le pVandier offre un autre nom de roi «reconstruit», un *Mn-Pt[ḥ]* qui pourrait bien représenter un écho de Merneptah: Posener, *Papyrus Vandier*, 20.

[76] Posener, *RdE* 11 (1957), 133.

[77] Burkard, *SAK* 17 (1990), 116–17. Un roi *Nfr-kꜣ-skr* est documenté par la liste de Saqqarah (ligne 9) ainsi que par le Papyrus des Rois de Turin 3,1.

porain. La littérature en démotique elle aussi pullule d'exemples de cette tendance: dans le premier conte de Setné Khaemwaset, le prince Nanéferkaptah est le fils d'un pharaon Mernebptah (Merneptah?), dans le deuxième conte du même cycle apparait un roi *Mnḫ-pꜣ-rꜥw zꜣ-Jmnw*, qui pourrait bien être *Mn-ḫp(r)-rꜥw* Thoutmosis III, qui par ailleurs n'a jamais été nommé Siamun.

Les rois à partir de la XXVIe dynastie, au contraire, sont aisément identifiés dans la littérature tardive, comme c'est le cas dans le *lógos* hérodotéen: la momie de Psammétique I est l'objet d'attention du jeune prêtre protagoniste du conte pBerlin 13588,[78] Apriès est le pharaon de la *Rahmenerzählung* des enseignements du pBrooklyn 47. 218.135,[79] Amasis confirme sa réputation de buveur dans le conte au verso de la «Chronique démotique».[80] Il faut souligner encore une fois que cette césure dans la réception du nom du roi appartient à la tradition culturelle,[81] et non pas à la réalité historique contemporaine: tous ces textes littéraires sont eux-mêmes postérieurs à la XXVIe dynastie et remontent au plus tôt à la XXXe dynastie, dans la plupart des cas à l'époque ptolémaïque et romaine. C'est le cas aussi pour les prophéties (Agneau de Bocchoris, Chronique Démotique), qui en raison de leur genre maintiennent dans leurs références un caractère oraculaire, mais dans lesquels la stratification culturelle a laissé des traces évidentes dans la façon dont sont traités les rois appartenant aux époques précédentes.[82]

§ 17 À côté de la reconstruction du nom, les textes littéraires de la Basse Époque confirment les caractéristiques de la présentation du roi que

[78] Erichsen, *Eine neue demotische Erzählung*, 61.

[79] Jasnow, *A Late Period Hieratic Wisdom Text*, 45.

[80] pBibl. Nat. 215 verso. Ce conte montre son rapport avec les légendes autour d'Amasis telles qu'elles sont racontées par Hérodote, à propos d'un détail piquant: en Her. II, 181 ce roi souffre de l'impossibilité de pouvoir entretenir des rapports sexuels avec sa femme Ladikê; dans le conte démotique, c'est le même problème qui cause de l'angoisse au marin Péteêsé.

[81] Ce que J. Assmann appellerait la «mnémohistoire»: voir son *Moses the Egyptian. The Memory of Egypt in Western Monotheism* (Cambridge, Mass. 1997).

[82] Sur la stratigraphie historique de l'Agneau de Bocchoris et des textes prophétiques en général voir l'étude fondamentale de R. Meyer, «Die eschatologische Wende des politischen Messianismus im Ägypten der Spätzeit. Historisch-kritische Bemerkungen zu einer spätägyptischen Prophetie», *Saeculum* 48 (1997), 177–212; sur la «Chronique Démotique» cf. J. H. Johnson, «Is the Demotic Chronicle an Anti-Greek Tract?», dans H. J. Thissen et K. Th. Zauzich (éds.), *Grammata Demotika. Festschrift für Erich Lüddeckens zum 15. Juni 1983* (Würzburg 1984), 107–24; J. H. Johnson et R. K. Ritner, «Multiple meaning and ambiguity in the 'Demotic Chronicle'», dans S. Israelit-Groll (éd.), *Studies in Egyptology Presented to Miriam Lichtheim* (Jerusalem 1990), 494–506.

nous avons vu s'affirmer à la fin de l'époque ramesside, en premier lieu les références explicites à l'histoire contemporaine et à son encadrement mythologique. Cette tendance a été déjà observée plus haut à propos des textes prophétiques en démotique; on peut y ajouter, en égyptien monumental, la Stèle de la Famine, qui serait liée aux difficultés économiques du clergé d'Éléphantine sous Ptolémée V,[83] ainsi que le Naos d'el Arish, dont le *background* politique projette au niveau mythologique de Chou, Geb et Osiris le débat sur la légitimation royale en cours sous les rois de la XXIXe et XXXe dynastie Achoris, Nectanébo I et Nectanébo II.[84] Enfin, une lecture légendaire de l'histoire de la fin de la Troisième Période Intermédiaire est offerte par le cycle de Pétoubaste,[85] où les dieux apparaissent souvent en tant qu'acteurs de l'histoire à côté des princes du Delta, comme par exemple dans les noms des parties du bateau dans la lutte pour la prébende d'Amon ou dans l'épisode de la sépulture au début de la lutte pour la cuirasse d'Inaros.[86] Dans le cas du Mythe de l'Œil du Soleil,[87] comme le montre l'hymne à Mout à la fin des dialogues philosophiques, il s'agit très probablement d'un texte «dramatique» qui était lu publiquement lors d'une fête religieuse thébaine.[88] Et l'encadrement pragmatique du texte littéraire, qui dès le pChester Beatty I nous permet de comprendre de façon assez directe le *Sitz im Leben* de la littérature contemporaine, est tout aussi évident à la Basse Époque: le conte de Néferkarê et Sisénè contient au verso et celui de Chéops et Néferkasokar au recto, des notes de transactions économiques,[89] le pVandier au verso un exemplaire du Livre des Morts,[90] le

[83] Cf. G. Hölbl, *Geschichte des Ptolemäerreiches* (Darmstadt 1994), 148–49.

[84] Th. Schneider, «Mythos und Zeitgeschichte in der 30. Dynastie. Eine politische Lektüre des 'Mythos von den Götterkönigen'», dans A. Brodbeck (éd.), *Ein ägyptisches Glasperlenspiel. Festschrift Erik Hornung* (Berlin 1997), 207–42.

[85] Voir Kitchen, *Third Intermediate Period*, §§ 423–30.

[86] W. Spiegelberg, *Der Sagenkreis des Königs Petubastis*. Demotische Studien 3 (Leipzig 1910); B. H. Stricker, «De Strijd om de Praebende van Amon», *OMRO* 29 (1948), 71–83; E. Bresciani, *Der Kampf um den Panzer des Inaros. Papyrus Krall* (Wien 1964).

[87] F. de Cenival, *Le Mythe de l'Œil du Soleil*. Demotische Studien 9 (Würzburg 1988).

[88] Cf. A. Loprieno, Der demotische 'Mythos vom Sonnenauge'», dans Kaiser (éd.), *Mythen und Epen III*, 1073–74. Le même rapport entre narration mythologique et *Sitz im Leben* rituel est présent dans le mythe du voyage de la déesse libyque: U. Verhoeven et Ph. Derchain, *Le voyage de la déesse libyque. Ein Text aus dem 'Mutritual' des pBerlin 3053*. Rites Égyptiens 5 (Bruxelles 1985). Cet usage pragmatique d'une légende fait penser à la lecture rituelle d'une des cinq *Megillot* au cours de certaines fêtes du calendrier israélite.

[89] Posener, *RdE* 11 (1957), 121; Burkard, *SAK* 17 (1990), 109.

[90] Posener, *Papyrus Vandier*, 5–8.

conte du roi Amasis, comme on l'a vu, la Chronique Démotique.

§ 18 Le maintien du culte et la restauration des monuments, évoqués par le titre de mon article, deviennent à la Basse Époque le véhicule privilégié de la légitimation du souverain. À la fin du Nouvel Empire s'était établi un modèle de royauté où la légitimation du fils ne dérivait pas seulement du précédent mythologique d'Osiris et Horus, mais devait être accompagnée d'un choix divin exprimé par l'oracle. Le pChester Beatty I, et donc l'intronisation de Ramsès V, problématise la linéarité de la succession. Pendant la Troisième Période Intermédiaire nous observons deux réponses à ce problème: appelons-les la réponse «libyenne» et la réponse «éthiopienne». Dans le premier modèle, dont la Chronique d'Osorkon est un témoin éloquent, le prince se définit comme quelqu'un «qu'Amon nomma de sa propre volonté», parce qu'il «n'advint jamais qu'il (=Osorkon) négligeât le temps du culte (*n zp thj.n=f nw*)», qui grâce à lui était régulier «comme la lune dans son cycle».[91] Dans le deuxième, dont s'inspirent plutôt les rois napatéens, l'élu du dieu est présenté de façon explicite comme le *primus inter pares* entre les chefs militaires.[92] Mais, dans les deux cas, c'est toujours le service au temple qui représente la pierre de touche de la fonction royale, comme le montrent la Stèle du Rêve de Tanoutamani,[93] un grand nombre de documents d'époque saïte,[94] avant tout la Stèle

[91] *Karnak III*, Table 16,18 et 16,22. Cf. Caminos, *Chronicle*, §§ 28–38. Sur la dépendance de la royauté post-ramesside de la volonté divine voir J. Assmann, *Ägypten. Theologie und Frömmigkeit einer frühen Hochkultur*. UTB 366 (Stuttgart 1984), 280–82, et récemment id., *Sinngeschichte*, 332–45.

[92] Voir par exemple la Stèle de l'Intronisation d'Aspelta: N. Ch. Grimal, *Quatre stèles napatéennes au Musée du Caire. JE 48863–48866*. MIFAO 106 (Le Caire 1981), 30–31. Sur les critères de la succession royale à Napata voir surtout Török, *Kingdom of Kush*, 268 ss.

[93] Grimal, *Quatre stèles napatéennes*, 10,12–11,8: «Bienvenue en paix! Que ton *ka* soit en paix pour vivifier les Deux Pays, pour restaurer les temples tombés en ruine, pour rétablir leurs statues à leur condition originaire, pour présenter les offrandes votives aux dieux et aux déesses ainsi que les offrandes funéraires aux morts, pour reporter le prêtre à sa place et pour réaliser toutes les prescriptions des rituels du culte divin». Voir aussi R. A. Pierce, «Dream Stela of Tanutamani», dans *Fontes Historiae Nubiorum. Vol. I* (Bergen 1994), 200. Cette stèle est l'un des exemples les plus éloquents de *Königsnovelle* d'époque tardive, comme le montre l'emprunt de certaines tournures aux contes royaux d'époque ramesside: *pars pro toto*, *w3w3 zḥ hn' jb=f* (14,5) se retrouve dans plusieurs contes royaux de Ramsès II, par exemple le mariage avec la princesse hittite (K*RI* II 249, 1–9) ainsi que dans l'eulogie de Ramsès IV dans la Cour de la Cachette (K*RI* VI 7, 8–9).

[94] Cf. P. Der Manuelian, *Living in the Past. Studies in Archaism of the Egyptian Twenty-Sixth Dynasty* (London 1994), 297–385.

de l'Adoption de Nitocris, jusqu'au Naos d'el-Arish, où l'activité architectonique des dieux Chou et Geb est l'un des aspects les plus significatifs de leur désir de légitimation royale,[95] et à la Stèle du Satrape.[96] Il en va de même dans les textes littéraires: la piété du roi s'y manifeste dans les topoi de l'attention au culte et de la reconstruction de temples: dans la narration d'Hérodote, pratiquement tous les rois, de Min (II, 99) à Amasis (II, 176), sont introduits en faisant référence à leur fondation ou à leur agrandissement des grands temples ou des structures funéraires les plus importantes de l'Égypte; dans l'enseignement du pBrooklyn 47.218.135, malgré le caractère fragmentaire de la première colonne, on y reconnaît le pharaon Apriès dans le contexte du temple de l'Ennéade; dans sa conversation avec le Grand Dieu Vivant, le général Mérirê souligne l'accomplissement des devoirs du temple par le roi Sisobek;[97] dans l'histoire du revenant du pLouvre E 25352 (pChassinat II), le roi anonyme suggère au *nḏs* de dédier des offrandes;[98] les mêmes préoccupations se maintiennent jusqu'à la littérature hiératique d'époque romaine: «Tu dois restaurer ce qui est détruit, remplir ce qui est vide, accomplir le rituel [...] dans le temple d'Atoum, seigneur d'Héliopolis, selon [...] les écritures.»[99]

Quelques exemples provenant de la littérature démotique: le roi Menekhprê-Siamun était un roi excellent; à son époque, l'Égypte était bénie par une grande abondance, «car il ne cessait de dédier offrandes et travaux dans les grands temples d'Égypte.»[100] Nanéferkasokar, le protagoniste d'un texte fragmentaire qui pourrait appartenir au cycle de Pétoubaste,[101] raconte que la mort du

[95] Cf. Schneider, dans *Festschrift Hornung*, 211, 225–26, 231–36, 242.

[96] Pour la traduction et la bibliographie de ce texte voir U. Kaplony-Heckel, «Das Dekret des späteren Königs Ptolemaios I. Soter zugunsten der Götter von Buto (Satrapenstele), 311 v.Chr.», dans O. Kaiser (éd.), *Historisch-chronologische Texte*. TUAT I/6 (Gütersloh 1985), 613–19.

[97] Posener, *Papyrus Vandier*, 65–66: *ḏd Mrj-r'w n p3 nṯr '3 'nḫ: n3 r3-pr.w nfr(.w) m-šs p3 ḥtp-nṯr [...] n3 r3-pr.w sḥḏ(.w)*.

[98] *wn.jn=f* (= le roi) *rdj.t w3ḥ=f ḥtp.wt ḥr '[b3]*: G. Posener, «Une nouvelle histoire du revenant (Recherches littéraires VII)», *RdE* 12 (1960), 75–82, spéc. 80.

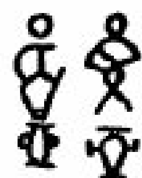
[99] *sm3w=k w3sj.w mḥ=k gm-wš jrj=k ḥ.t-nṯr [...] m ḥw.t-nṯr nt Jtmw ḫft [...] n3 sḫ3.w*: pBerlin 23071 verso, x+7–8: Burkard, *SAK* 17 (1990), 110–20. Ce texte représente le cadre narratif du «Livre du temple», étudié par M. J. F. Quack, que je remercie vivement pour ce renseignement.

[100] *jw n3-'33=f n tj hy wp(.t) ḫn n3 r3-pr.w '(3)y.w n kmy*: Setné et Si-Osiri 4,1–2: F. Ll. Griffith, *Stories of the High Priests of Memphis* (Oxford 1900), 172–75.

[101] Une position négative à cet égard a été exprimée récemment par F. Hoffmann, *Ägypten und Amazonen. Neubearbeitung zweier demotischer Papyri: P.Vindob. D 6165 und P.Vindob. D 6165A*. MPER NS 24 (Wien 1995), 20.

roi Pétoubaste avait fait s'endurcir le cœur des hommes et cesser les offrandes dans les temples.[102] C'est cette Égypte avec l'obsession de la pureté rituelle qu'Hérodote visite et dont il accepte les tabous religieux quand il affirme de ne pas vouloir prononcer le nom du dieu dans certains contextes.[103]

§ 19 La neutralisation des règles du décor royal devrait être devenue évidente au cours de notre discussion, mais il convient d'en rappeler quelques exemples.[104] L'homosexualité de Pépi II,[105] la maladie de Sisobek (*ḫyr.w n Pr-ʿꜣ*, les «ennemis du Pharaon» est l'expression par laquelle le roi est nommé de façon «apotropaïque» après la manifestation de son malaise)[106] et son comportement mesquin ou l'ivresse d'Amasis montrent que le roi de la littérature égyptienne tardive assume parfois les traits d'un *trickster*, sur lequel on peut projeter les dimensions même ludiques de l'expérience humaine. La preuve la plus évidente de cette nouvelle attitude culturelle nous vient du graffito N. 107 du Ouadi Hammamat:[107]



Transcription de l'inscription araméene:
|אב|דהו|חטיכלמבסעפצחרעת|

Cette inscription est singulière tant pour le texte araméen, qui présente la séquence fondamentale de l'alphabet, avec des barres verticales dans les deux cas où la consonne n'est pas présente (*gimel* et *zayin*) ainsi qu'à la fin de la séquence alphabétique, un *chet* à la place du *qof* et un *'ayin* à la place du *shin*, que par la représentation des deux cartouches d'Apriès et d'Amasis comme des figures de danseurs. Il est évident qu'on a affaire ici, au moins pour la partie hiéroglyphique – le sens de

[102] W. Spiegelberg, «Aus der Geschichte vom Zauberer Ne-nefer-ke-Sokar. Demotischer Papyrus Berlin 13640», dans *Studies Presented to F. Ll. Griffith* (London 1932), 171–80.

[103] Cf. Hér. II, 170 et le passage cité en haut de la Grande Stèle de Ramsès IV (K*RI* VI 23,13): *nn dm=j rn n Tꜣ-tnn* «Je n'ai pas prononcé le nom de Ta-Tenen.»

[104] A. Spalinger, «The Concept of Monarchy during the Saite Epoch. An Essay of Synthesis», *Orientalia* 47 (1978), 29 définit très à propos la XXVIe dynastie comme le «nadir of the divine concept of kingship».

[105] Voir la discussion illuminante de R. B. Parkinson, «'Homosexual' Desire and Middle Kingdom Literature», *JEA* 81 (1995), 57–76, surtout 71–74 sur Néferkarê. Dans ce conte, le traitement nonchalant, par le roi, des demandes du «plaideur de Memphis» (*spr n Mn-nfr*) documente lui-aussi une éclipse des conventions de la présentation royale.

[106] Voir la discussion par Posener, *Papyrus Vandier*, 42.

[107] G. Goyon, *Nouvelles inscriptions rupestres du Wadi Hammamat* (Paris 1957), 116–17. Pour la partie araméenne voir A. Dupont-Sommer, «Une inscription araméenne inédite de l'Ouâdi Hammâmât», *RA* 41 (1947), 105–10.

l'inscription araméenne n'est pas très clair, mais il pourrait être, en modifiant en partie l'interprétation de Dupont-Sommer, *'ab di-hū(') ḥāṭê kol mansaʿ paṣīḥ rʿēt* «Moi, un père (ou «Ab qui est») heureux (ou «pécheur»), j'aime tout voyage gai», probablement écrit par un voyageur entre l'Arabie et l'Égypte au Ve siècle –, à une méditation ludique sur le nom du roi, et peut-être sur le rapport réciproque entre les deux rois saïtes, c'est-à-dire à un témoin épigraphique des tendances que nous venons d'analyser au niveau littéraire.

§ 20 Le dernier aspect n'est pas moins important dans la présentation du roi dans la littérature de la Basse Époque. Au contraire, il précise de façon encore plus évidente la dépendance de cette encyclopédie royale de la culture des derniers ramessides: l'importance que revient au texte écrit, le *livre*. Nous en avons vu plusieurs exemples dans les paragraphes précédents. C'est le livre qui établit l'autorité et le comportement du roi,[108] c'est vers lui que s'orientent non seulement le souverain pseudépigraphique,[109] mais aussi les protagonistes de la littérature contemporaine: le roi,[110] les magiciens,[111] le général, le jeune prêtre.[112] La consultation du livre marque le lien du roi avec le passé, sa légitimité et au même temps sa dépendance de la tradition. Le roi égyptien est devenu, après quinze siècles d'histoire littéraire, un «protagoniste» de la fiction.

Conclusion

§ 21 L'aspect le plus évident de la réorganisation culturelle qui, entre la XXVe dynastie éthiopienne et la XXVIe dynastie saïte, mythise le passé est représenté par la naissance et l'affirmation du démotique, une encyclopédie graphique qui, d'abord dans le Nord du pays et puis, à

[108] Voir les observations de Meyer, *Saeculum* 48 (1997), 179–80.

[109] Cf. la Stèle de Bentrech: Broze, *La princesse de Bakhtan*, 44 (*jn n=j ṯ.t n.t pr-ʿnḫ* «Apportez-moi les rouleaux de la Maison de Vie»), ainsi que la Stèle de la Famine: Barguet, *La Stèle de la Famine*, 17 (*bz=j r ḥw.t-ʿnḫ pḏ=j bꜣ.w Rꜥw sšm=j r=sn* «Je veux entrer dans la bibliothèque, ouvrir les livres sacrés ('les âmes de Rê') et je me laisserai guider par eux»).

[110] pBerlin 23071 verso (x+9)–(x+11): cf. Burkard, *SAK* 17 (1990), 110-13.

[111] Comme dans le pVandier 1,7: Posener, *Papyrus Vandier*, 43–44 (*prḫ nꜣy=f ḥrj-tp.w nꜣy=w ḏʿm.w* «Ses magiciens ouvrirent leurs livres»). On pourrait encore ajouter les deux contes de Setné Khaemwaset, vraies et propres compétitions de magiciens.

[112] pBerlin 13588 (III, 7–9): «'Je passai les 70 jours aux portes du lieu de l'embaumement, en copiant un rouleau de papyrus, un livre «Protection pour la respiration (*Sꜣw n snsn*)», sur le bandage de la momie du roi défunt, le Pharaon Psammétique.' – Le Pharaon dit: 'Que l'on apporte ce rouleau de papyrus, ce livre «Protection pour la respiration'»: Erichsen, *Eine neue demotische Erzählung*, 61.

l'époque d'Amasis, à Thèbes,[113] change radicalement la philosophie de l'écriture égyptienne et transfère ainsi au niveau graphique l'opposition entre un «égyptien de tradition» (en hiéroglyphe ou en hiératique) et un «égyptien de réalité» (en démotique).[114] Avec l'affirmation du démotique dans la sphère littéraire au IVe siècle, on assiste à une appropriation de la littérature par ce qu'on pourrait définir la «sphère du présent» et à sa libération des lois qui l'avaient guidée jusqu'à ce moment.

Cette évolution s'était déjà annoncée à la fin de l'époque ramesside, où la primauté de la piété personnelle avait investi aussi le domaine de la présentation royale. Paradoxalement, cette intégration de la figure du roi dans le dialectique entre l'humain et le divin favorise l'épanouissement du potentiel littéraire: comme le montre le pChester Beatty I, la sphère du divin et son rapport avec la figure du roi deviennent l'objet de fiction littéraire. Ce potentiel reste muet pendant la période féodale, que du point de vue de l'histoire littéraire peut être comparée aux *dark ages* de la Grèce archaïque ou aux siècles de la monarchie d'un Israël divisé, mais ne s'affirme définitivement qu'avec la «rupture» qui caractérise la civilisation égyptienne à la fin de la XXVe dynastie. Les textes qui accompagnent et qui suivent cette renaissance littéraire n'hésitent pas à prendre position sur l'histoire événementielle, une histoire qui depuis les ramessides n'est plus seulement une «fête», mais aussi le terrain où se mesure l'excellence humaine. Le passé est mythisé, avec une perte de conscience des différences qualitatives qui l'avaient marqué; le présent est critiqué, avec une révision des conventions qui règlent le texte écrit. Le nom des rois égyptiens «d'avant» devient l'objet d'une mémoire floue et ambiguë, tandis que celui des rois «d'après» est directement lié à l'histoire séquentielle. Le roi du présent «reconstruit» le temple, le roi du passé est lui-même «reconstruit». La littérature égyptienne n'aura jamais été si pleine de thèmes religieux, mais ironiquement – ou peut-être justement à cause de cela – jamais si proche de l'encyclopédie humaine.

[113] Cf. M. Malinine, *Choix de textes juridiques en hiératique 'anormal' et en démotique (XXVe–XXVIe dynasties)*. BÉHÉ 300 (Paris 1953), XVII–XX.

[114] Cf. A. Loprieno, «Linguistic variety and Egyptian literature», dans id. (éd.), *Ancient Egyptian Literature*, 524 ss.



Les *Aegyptiaca* de la fouille sous-marine de Qaïtbay

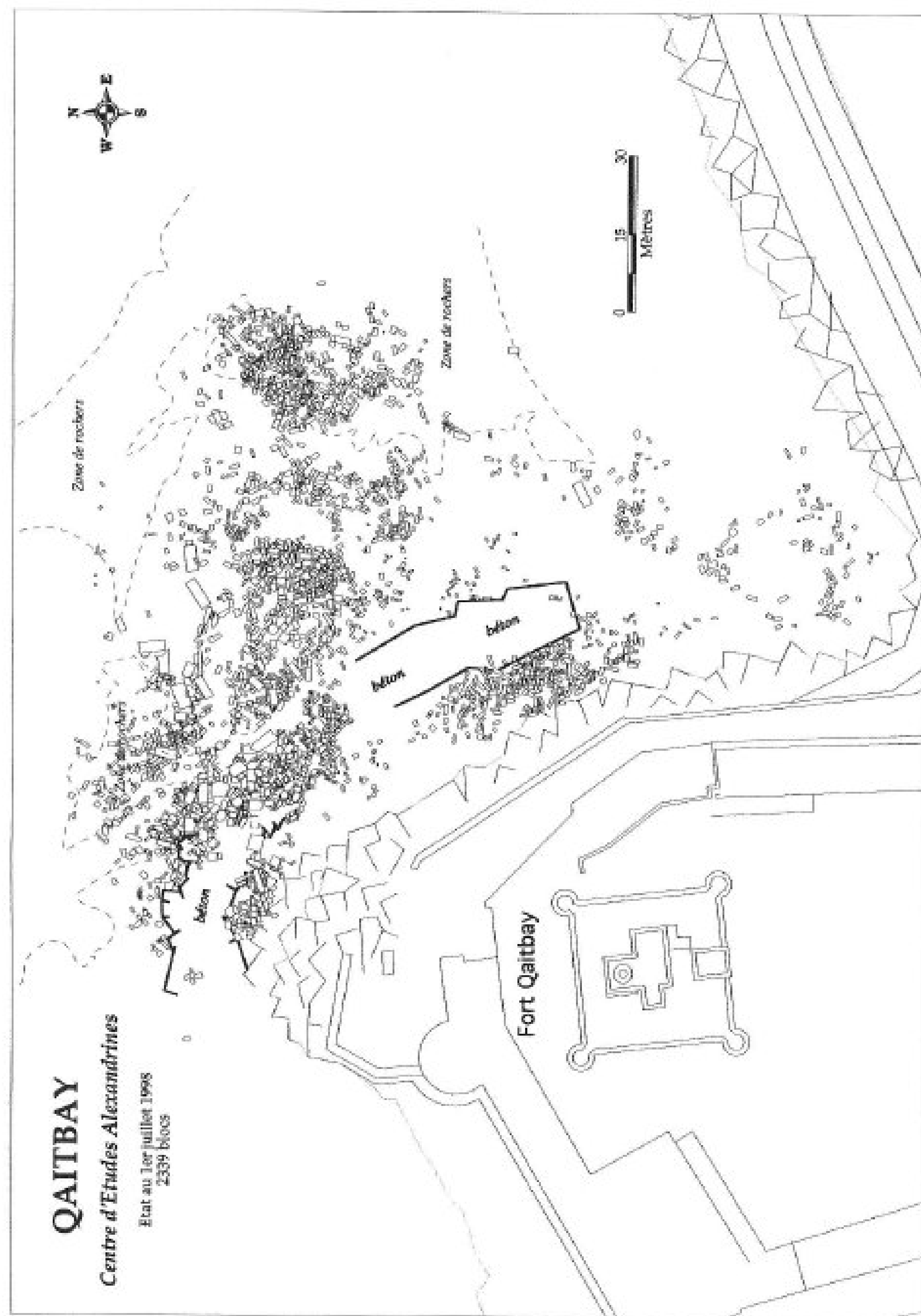
Jean-Pierre Corteggiani

La construction d'un brise-lames au pied du fort de Qaïtbay ayant été arrêtée lorsqu'il devint évident aux yeux de tous[1] que les blocs de béton, censés protéger l'édifice mamlouk construit sur les fondations du célèbre Phare d'Alexandrie[2], condamnaient à jamais une partie du site antique jouxtant celui-ci[3], les autorités archéologiques égyptiennes ont proposé au Centre d'études alexandrines (CEA) de fouiller cette zone immergée; depuis octobre 1994, date de la première intervention, huit campagnes, qui se sont succédé au rythme de deux par an, ont permis de

[1] C'est la cinéaste égyptienne Asma el-Bakri qui fut la première à attirer l'attention des médias et des pouvoirs publics sur les problèmes que posait la construction d'une digue recouvrant partiellement un site archéologique de première importance.

[2] Vu certaines remises en question incompréhensibles (Cf., en particulier, la note 69 du commentaire de J. Yoyotte dans STRABON, *Le voyage en Égypte*, Paris, 1997, p. 78), il me semble essentiel, au risque pour certains de paraître énoncer une lapalissade, de rappeler d'emblée que la position du Phare n'est pas « à établir » et que le « situer exactement là où fut construit, au bout est de l'île, à la fin du XVe s., le fort du Mamelouk Quayt-bey » n'est pas « discutable », si l'on veut bien ne pas ignorer le témoignage de Strabon lui-même et celui de l'historien Ibn Iyâs, contemporain de Qaïtbay et auteur d'une chronique des règnes des mamlouks circassiens traduite par Gaston Wiet; rendant compte du séjour que le sultan fit à Alexandrie en juin-juillet 1477 (an 882 de l'Hégire), il écrit: « Il voulut voir l'emplacement du Phare antique et ordonna de construire une tour sur les vieilles fondations, et c'est là qu'on bâtit le puissant Donjon qui existe encore et dont nous aurons l'occasion de parler. » et, plus loin, à propos d'un second séjour fait en juillet-août 1479: « Le sultan…revint inspecter le Donjon fondé à Alexandrie sur l'emplacement du Phare antique. »; il est difficile d'être plus précis et l'on voit bien que l'idée que l'on a de l'emplacement du Phare relève du fait historique et non de la simple tradition comme on l'a trop souvent écrit (Cf. IBN IYÂS, *Histoire des Mamlouks circassiens*, Tome II (872-906), *Textes et traductions d'auteurs orientaux* VI, Le Caire, 1945, p. 147-148, 172 et 368; voir aussi C. F. PETRY, *Protectors or Praetorians? The Last Mamluk Sultans and Egypt's Waning as a Great Power*, New York, 1994, p. 17 et 57).

[3] Les vestiges antiques occupent une zone d'un peu plus de deux hectares délimitée à l'est par le rocher du Diamant, à l'ouest par le fort mamlouk lui-même et ses dépendances et, au sud, par la digue construite en 1916 pour protéger le port est: les fouilles sous-marines du CEA ont donc été faites *à l'extérieur* du port et non pas dans celui-ci comme on a pu le lire ici ou là.



Plan topographique du site.

dresser une carte précise du site (voir le plan ci-contre) où l'on a relevé près de 3000 blocs antiques[4] parmi lesquels plus d'une cinquantaine se sont révélés être ce qu'il convient d'appeler des *aegyptiaca*, qu'il s'agisse de remplois d'époque pharaonique (colonnes, sphinx ou blocs architecturaux que leur style ou leurs inscriptions permettent de dater avec certitude) ou de fragments plus ou moins importants de statues colossales ptolémaïques retrouvés pratiquement *in situ*[5].

Une trentaine de ces pièces, choisies pour leur intérêt architectural ou épigraphique, a pu être sortie des eaux[6]; traitées pendant six mois dans deux bassins dont l'eau a perdu progressivement toute salinité, elles sont exposées maintenant dans le jardin de Kom el-Dikka, en plein cœur d'Alexandrie, en attendant qu'une destination définitive leur soit attribuée[7].

Dans l'état actuel de l'avancement de la fouille sous-marine, il est impossible de dresser un catalogue exhaustif des *aegyptiaca* du site puisque les trois quarts des blocs de béton immergés avant l'arrêt de la construction du brise-lames recouvrent encore de nombreux blocs antiques parmi lesquels il serait bien étonnant qu'il n'y ait pas d'autres remplois d'époque pharaonique ou fragments de statuaire ptolémaïque[8]: on se contentera donc, pour l'instant, en attendant la fin des travaux et leur publication scientifique, de signaler les découvertes les plus intéressantes.

[4] La plupart de ceux-ci, entremêlés parfois sur plusieurs couches, gisent entre six et huit mètres de fond.

[5] La présence d'un certain nombre de ces pièces avait été signalée par le plongeur égyptien Kamal Abou el-Saadat qui, dès 1962, avait réussi à en faire remonter quelques unes dont la statue de reine ptolémaïque représentée en Isis que l'on peut voir dans le jardin du Musée maritime, et surtout par Honor Frost qui, en 1968, avait fait une expertise du site sous-marin sous l'égide de l'Unesco, cf. « The Pharos site. Alexandria, Egypt » in *International Journal of Nautical Archaeology* 4 (1975), p. 126-130.

[6] Sans compter d'autres vestiges qui ne sont pas des *aegyptiaca* (chapiteau corinthien, fragment d'inscription grecque sur marbre, grand bloc architectural atypique…) 31 pièces ont été retirées des eaux à l'automne 1995 et la tête du colosse ptolémaïque, identifiée à ce moment-là sous trois blocs de béton, a pu être sortie en avril 1996, à l'occasion de la visite sur le site de M. Jacques Chirac, président de la République française.

[7] Trois de ces pièces (un tronçon d'obélisque de Séthi Ier, un buste colossal féminin et le colosse ptolémaïque restauré) faisaient partie de l'exposition « La gloire d'Alexandrie » que l'on a pu voir en France en 1998, du 7 mai au 26 juillet au musée du Petit Palais, à Paris, et du 31 août au 29 novembre au musée de l'Éphèbe, à Agde.

[8] Au moment de l'arrêt de la construction du brise-lames, environ 180 blocs de béton de 20 tonnes avaient été immergés sur le site; dans l'espoir de retrouver les pieds du colosse royal ptolémaïque qui devait partir pour Paris, un quart de ceux-ci ont pu être retirés, en mars 1998, de la zone proche de celle où gisait le colosse lui-même et où sa tête avait été dégagée en avril 1996: il reste donc à déplacer près de 2700 tonnes de béton pour que le site antique soit totalement accessible.



Fig.1. Sphinx de Sésostris III usurpé par Mérenptah (Inv. 2003).
Photo Alain Lecler.

Les monuments d'époque pharaonique

Les remplois d'époque pharaonique qu'une inscription comportant un cartouche royal permet de dater avec précision s'échelonnent, dans le temps, de la XIIe dynastie (sphinx de Sésostris III) à l'époque ptolémaïque (fragment d'obélisque); quel que soit le type des monuments plus ou moins fragmentaires réutilisés, ils semblent *tous* venir d'Héliopolis puisque, chaque fois qu'une inscription mentionne un toponyme ou des divinités, il s'agit toujours du grand sanctuaire solaire ou de ses dieux.

De la pièce complète (Inv. 1011) au fragment de plastron portant un reste de cartouche (Inv. 1325), du sphinx à peine reconnaissable taillé comme bloc de construction (Inv. 1022) à la partie antérieure d'un autre pourvu de bras humains tenant un vase (Inv. 3002), les sphinx constituent l'ensemble le plus important puisque, à ce jour, on n'en compte pas moins d'une trentaine, taillés dans les pierres les plus diverses[9]; signalons les plus intéressants, parmi ceux qui ont été sortis de l'eau:

– un sphinx fragmentaire en quartzite jaune (grès silicifié) que l'inscription de son plastron, inscrit au nom du « dieu parfait Khâkaourê (Sésostris III), aimé des Âmes d'Héliopolis », date de la XIIe dynastie (Inv. 2003); à la XIXe dynastie, il a été usurpé par Mérenptah qui a gravé une titulature courte sur les côtés de la base[10] (Fig. 1).

– un sphinx entier en granite noir (Inv. 1011) très érodé sur lequel ne subsiste aucune inscription lisible; il porte plusieurs traces de restaurations antiques (à l'emplacement de la barbe postiche, de l'uræus et de la tresse du némès) et semble, par sa facture, pouvoir être attribué à la XVIIIe dynastie.

– un sphinx fragmentaire en grauwacke (Inv. 2002), finement sculpté, portant plusieurs fois le plus fréquent des noms d'Horus de Ramsès II (« Taureau puissant, aimé de Maât ») et ses deux cartouches [11](Fig. 2).

– un sphinx complet[12] en calcite au nom de Psammétique II (Inv. 1008

[9] La plupart sont en granite rose ou noir, mais certains sont en quartzite, en calcite ou encore en grauwacke.

[10] Elle ne devait comporter qu'un nom d'Horus et les deux cartouches royaux qui sont les seuls à être encore lisibles du côté gauche.

[11] Outre le plastron, le devant et les côtés de la base, les épaules et les flancs du sphinx portaient aussi les cartouches royaux.

[12] La tête, qui a été retrouvée sous le corps, a pu être réajustée sur celui-ci.



Fig. 2. Sphinx de Ramsès II (Inv. 2002).
Photo Alain Lecler.

A/B) remarquable par sa taille[13] et la qualité de sa sculpture; il porte l'inscription «(Le roi de Haute et Basse Égypte) Neferibrê, aimé d'Atoum, seigneur d'Héliopolis » sur le plastron, et une double titulature du troisième souverain de la XXVIe dynastie, qui n'est plus lisible que sur le côté droit de la base, était gravée symétriquement de part et d'autre de celle-ci depuis le milieu de sa face antérieure (Fig. 3).

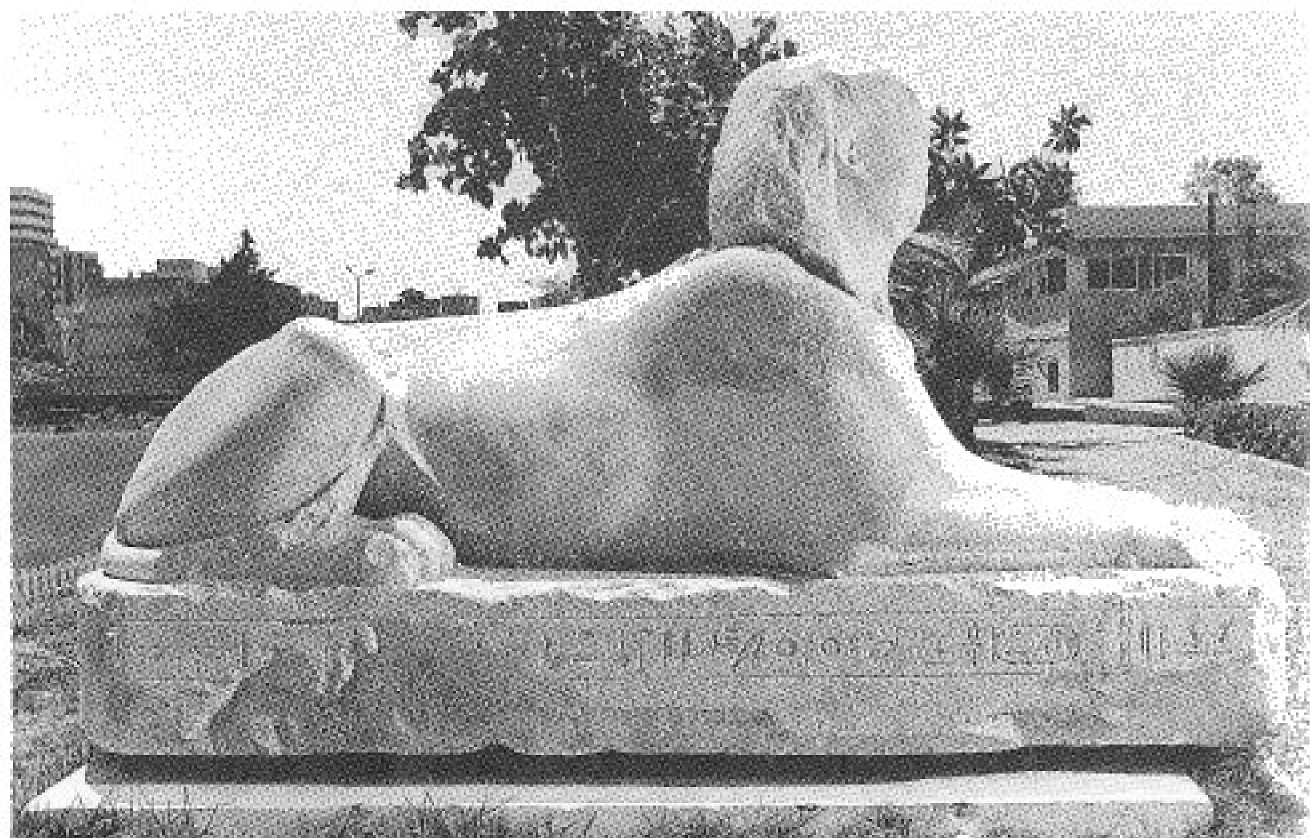


Fig. 3. Sphinx de Psammétique II (Inv. 1008).
Photo Alain Lecler.

L'ensemble le plus important en nombre, après celui des sphinx, est constitué par les restes de trois obélisques de Séthi Ier et des bases de deux d'entre eux[14]. C'est aussi l'ensemble le plus intéressant car, bien que le deuxième roi de la XIXe dynastie se vente d'avoir « rempli Héliopolis d'obélisques »[15], on n'en connaissait jusqu'ici que deux

[13] Il mesure 3,10 m de long, 0,90 m de large et 1,30 m de haut.

[14] Les restitutions que l'on peut en faire, en fonction de ce qui est conservé, montrent qu'il s'agissait d'assez «petits» obélisques de 12 à 15 mètres de hauteur, comparables aux nombreux obélisques ramessides de Tanis.

[15] Dans la colonne centrale de la face ouest de l'obélisque de la Piazza del Popolo, cf. ABDEL-KADER SELIM, *Les Obélisques Égyptiens. Histoire et archéologie*, *CASAE* 26, Le Caire, 1991; 1ère partie, p. 218 et 227, pl. XXXV; 2ème partie, p. 150.

gravés à son nom: un petit obélisque inachevé, encore dans sa carrière de quartzite du Gebel Gulab[16], en face d'Assouan, et l'obélisque Flaminien qui, transporté à Rome, fut d'abord érigé par Auguste au Circus Maximus, avant de l'être au centre de la Piazza del Popolo, en 1589[17]. Les morceaux de deux obélisques et d'une base ont été remontés à la surface, ce sont:

– la partie supérieure d'un obélisque de granite rose (Inv. 3012) visiblement retaillé de façon à obtenir un bloc presque parfaitement parallélépipédique; entre une feuillure destinée à adapter un revêtement métallique sur le pyramidion[18] et l'image d'un faucon couronné introduisant un nom d'Horus dont il ne reste partout que l'épithète « Taureau puissant »[19], chaque face est ornée d'une «vignette» dans laquelle le roi est figuré, faisant des offrandes (pain, libation, vase à onguent et vin) à une divinité solaire héliopolitaine, sous les traits d'un sphinx pourvu de bras humains; l'originalité du monument est que, par deux fois, sur deux faces opposées, le sphinx royal a une tête d'animal séthien, ce qui, jusqu'ici, ne semble pas être attesté par ailleurs[20](Fig. 4).

– trois fragments, dont deux parfaitement jointifs, du haut d'un obélisque de grès silicifié jaune (Inv. 2026 A/B + 2001) portant des traces évidentes de réutilisation[21]; sous une vignette parfois presque complètement arasée, dans laquelle le roi était figuré à genoux devant Atoum, chacune des trois faces conservées porte, sur une colonne, un début de titulature royale dont ne subsistent que les trois premiers noms (nom d'Horus, nom de *Nebty*, nom d'Horus d'Or), l'intérêt

[16] Appelé Gebel Simaan par Labib Habachi, cf. *The Obelisks of Egypt, Skyscrapers of the Past*, New York, 1977, p. 32-33, pl. 6.

[17] Encore ce dernier ne porte-t-il la titulature du roi que sur trois de ses faces, la quatrième ayant été entièrement gravée par Ramsès II qui rajouta aussi une colonne de part et d'autre de l'inscription de son père sur les trois autres faces; sur les obélisques de Séthi Ier, voir L. HABACHI, « The Two Rock-stelae of Sethos I in the Cataract Area speaking of Huge Statues and Obelisks », *BIFAO* LXXIII (1973), p. 113-125, et, plus récemment, P. BRAND, « The «Lost» Obelisks and Colossi of Seti I », JARCE XXXIV (1997), p. 101-114; cf. aussi, ABDEL-KADER SELIM, *op. cit.*, 1ère partie, p. 218-237, pl. XXXIV-XXXV; 2ème partie, p. 143-159.

[18] Cf. la notice N° 63, p. 102, dans le catalogue de l'exposition *La gloire d'Alexandrie*, Paris, 1998.

[19] Sur une des faces, des traces de signes permettent de lire une seconde épithète: « Image de Rê »

[20] En revanche, sur une stèle du Louvre, on connaît au moins une représentation de Seth lui-même sous l'aspect d'un sphinx dont le corps de lion est pourvu d'une tête d'animal séthien, cf. J. VANDIER, « Le dieu Seth au Nouvel Empire. A propos d'une récente acquisition du Louvre », *MDAIK* 25 (1969), p. 188-197, pl. VIIb.

[21] En particulier le bloc Inv. 2026 A qui, juste sous le niveau de la base du pyramidion disparu, porte une mortaise encore partiellement remplie de plomb antique.



Fig. 4. Partie supérieure d'un obélisque de Séthi Ier (Inv. 3012). Photo Alain Lecler.

du monument étant d'offrir, à côté de la titulature classique de Séthi Ier[22], deux débuts de protocole inconnus jusqu'ici[23](Fig. 5).

– un gros bloc de la même matière constituant à peu près la moitié d'une base d'obélisque (Inv. 2260) qui porte une rainure de pose sur sa face supérieure; sur les deux faces latérales conservées, le roi qui présente des offrandes à Atoum, paraît agenouillé, jambe gauche pliée vers l'avant, jambe droite tendue vers l'arrière, dans cette position de soumission aux dieux dans laquelle il semble avoir aimé se faire représenter[24]; le dieu n'est pas figuré, mais son «discours» et le texte finement gravé au-dessus du roi insistent sur la filiation divine de celui-ci et sur son rôle (Fig. 6).

Le tronçon d'obélisque (Inv. 2500) et le morceau de base (Inv. 2431) qui n'ont pu être sortis de l'eau pour l'instant sont tout à fait semblables à ceux qui viennent d'être décrits, mais sont moins bien conservés. Il s'agissait très probablement d'une paire comme poussent à le penser aussi bien la matière identique que la si-

[22] C'est-à-dire: « L'Horus: Taureau puissant, qui fait vivre les Deux Terres; les Deux Maîtresses: Celui qui renouvelle les naissances, dont le glaive est puissant, qui repousse les neuf Arcs; l'Horus d'Or: Celui qui renouvelle les couronnements, celui dont les arcs sont puissants dans (tous les pays)…

[23] À savoir: « L'Horus: Taureau puissant, qui est bénéfique à Rê; les Deux Maîtresses: Celui qui adore Atoum et se réjouit de sa perfection; l'Horus d'Or: Celui qui (apaise les dieux)… et « L'Horus: Taureau puissant, aimé de Rê; les Deux Maîtresses: Taureau au poitrail puissant qui refoule la multitude; l'Horus d'Or: Celui qui est très prestigieux parmi (le plus grand nombre)…

[24] Comme sur les côtés de la base du «modèle» de porte de temple conservé au musée de Brooklyn, cf. A. BADAWY, « A Monumental Gateway for a Temple of King Sety I. An Ancient Model Restored », *Miscellanea Wilbouriana* 1 (1972), p. 1-20, où l'on trouvera d'autres parallèles.



Fig. 5. Trois fragments d'un obélisque de Séthi Ier (Inv. 2026 A/B+2001). Photo Alain Lecler.



Fig. 6. Base d'obélisque de Séthi Ier (Inv. 2260). Photo Alain Lecler.



Fig. 7. Bloc de remploi avec représentation de Ptah (Inv. 4148). Photo Alain Lecler.

militude des proportions; sur l'obélisque, un peu moins érodé que la base, on lit difficilement des bribes de deux titulatures royales qui, réduites cette fois à la partie comprenant le nom d'Horus d'Or et le premier cartouche de Séthi Ier, semblent, là aussi, sans parallèle connu[25].

Le reste des remplois d'époque pharaonique, dont une bonne partie est encore sous l'eau, est un ensemble de pièces disparates, inscrites ou non, dont le seul point commun est souvent d'avoir été retaillées pour être utilisées comme matériau de construction; mentionnons:

– une demi-douzaine de colonnes papyriformes fasciculées « à chapiteau fermé » que leurs proportions semblent dater de la XVIIIe dynastie malgré les cartouches ramessides que portent certaines d'entre elles; les deux plus importantes (Inv. 2005 et 2006) sont exposées à Kôm el-Dikka[26].

– des blocs à peu près parallélépipédiques taillés dans des blocs plus grands, sans souci du décor que ceux-ci pouvaient porter, comme celui (Inv. 4148) qui conserve la silhouette de Ptah en relief dans le creux (Fig. 7).

– une imposante architrave (Inv. 1002) au nom de « Ouahibrê, aimé des Âmes d'Héliopolis » en qui il faut reconnaître Apriès grâce à l'épithète « maître de la force » qui précède directement le cartouche et qui n'est autre que le nom de *Nebty* du quatrième souverain de la XXVIe dynastie[27] (Fig. 8).

– un fragment d'obélisque de granite gris (Inv. 1129), réduit à un angle de fût, qu'un début de cartouche

[25] Il y est fait allusion, entre autres, à la « large foulée » du roi.

[26] Pour chacune d'elles, on a supprimé deux fascicules diamétralement opposés de façon à obtenir deux faces à la fois planes et parallèles.

[27] Ouahibrê est aussi le premier nom de Psammétique Ier.



Fig. 8. Architrave au nom d'Apriès (Inv. 1002). Photo Alain Lecler.

presque complètement effacé permet d'attribuer à un Ptolémée sans pouvoir préciser lequel[28].

La statuaire colossale d'époque ptolémaïque

À l'inverse des pièces d'époque pharaonique dont on vient de parler, les divers éléments de statuaire colossale ptolémaïque constituent de toute évidence un ensemble très cohérent qui se distingue du reste des *aegyptiaca* puisque, outre le fait qu'ils sont tous taillés dans la même matière (granite rose) et datent de la même époque, ce ne sont pas des remplois et, comme on l'a déjà dit plus haut, ils ont été pratiquement retrouvés en place non loin les uns des autres. En attendant la découverte de nouveaux fragments qui pourraient se trouver sous les blocs de béton qui n'ont pas pu encore être déplacés, on est en présence des restes d'au moins cinq statues[29], toutes anépigraphes, à savoir:

[28] Sur l'autre face, un reste de phrase où se lisent les mots « liesse » et « Ennéade » trouve un parallèle sur l'obélisque de la Concorde (face ouest, colonne de droite), cf. ABDEL-KADER SELIM, *op. cit.*, 2ème partie, p. 195.

[29] Il est impossible de savoir si l'une des deux têtes masculines (Inv. 1314 ou 1321), qui sont nettement plus petites que celle du colosse royal (0,80/0,90 m pour 1,50 m), appartenait ou non à la même statue que le bassin (Inv. 1583); selon le cas, on a donc les restes de cinq ou de six statues.

– un colosse royal dont on possède maintenant, outre le buste (Inv. 1001) connu depuis longtemps, le bras gauche (Inv. 3200), la tête (Inv. 1999), la couronne[30] et la base, ces deux derniers éléments ayant été remontés, au début des années soixante, en même temps que la statue colossale féminine du Musée maritime (Fig. 9).

– un buste féminin (Inv. 1005), au modelé encore très sensible malgré son état de conservation, qui appartenait à une statue de reine représentée en Isis, comme en témoigne le nœud que le vêtement plissé dessinait sur le sein droit[31].

– une seconde tête masculine très érodée (Inv. 1314) dont la seule chose qu'on puisse dire est que les yeux étaient rapportés.

– une troisième tête masculine, similaire à la précédente mais un peu mieux conservée (Inv. 1321), dont le sommet du crâne est pourvu d'une mortaise prévue pour la fixation d'une couronne sur ce qui ne semble pas avoir été un némès, mais plutôt une perruque « en bourse ».

– la partie inférieure d'une statue masculine (Inv. 1583) comprenant le bassin et le haut des cuisses sur lesquelles on devine les restes d'un devanteau de pagne.

– une couronne hathorique (Inv. 1017) qui, vu sa taille et sa position sur le site, est très certainement celle de la statue colossale féminine qui, sortie de l'eau en 1962, est actuellement couchée dans le jardin du Musée maritime d'Alexandrie[32] (Fig. 10).

Essai d'interprétation

Quelles hypothèses peut-on avancer pour expliquer la présence de ces *aegyptiaca* parmi les centaines de blocs qui gisent au pied du fort de Qaïtbay? Sur le site de ce qui fut le Phare d'Alexandrie, comment justifier la présence d'autres éléments qui, de toute évidence, n'ont pas pu appartenir au monument mythique qu'Achille Tatius comparait à « une montagne » sur laquelle se levait « un autre soleil »[33]? Comment un ensemble aussi disparate a-t-il pu se constituer?

[30] Ce sont les études de modélisations réalisées par le Laboratoire de recherches de l'EDF en vue de la restauration du colosse pour son exposition en France qui ont prouvé que la couronne du Musée maritime appartenait bien à la même statue.

[31] Pour ces deux premières pièces, venues en France en 1998, cf. les notices N° 64, p. 103 et N° 67, p. 104, dans le catalogue de l'exposition *La gloire d'Alexandrie*, Paris, 1998.

[32] Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une couronne sothiaque, ce que l'on peut prendre pour les traces de deux hautes cornes de gazelle étant en fait les rachis des deux plumes, à peine marqués entre les barbes de celles-ci, cf. S. Aufrère, « La couronne d'Isis-Sôthis, les reines du Phare et la Lointaine », *Égypte, Afrique et Orient* 6 (1997), p. 15-18.

[33] Cf. Achille Tatius, *Le roman de Leucippé et Clitophon*, Livre V, VI.3, Coll. des Universités de France, Paris, 1991, p. 138.



Fig. 9. Statue colossale d'un Ptolémée (Inv. 1001 + 1999 + 3002). Photo André Pelle.

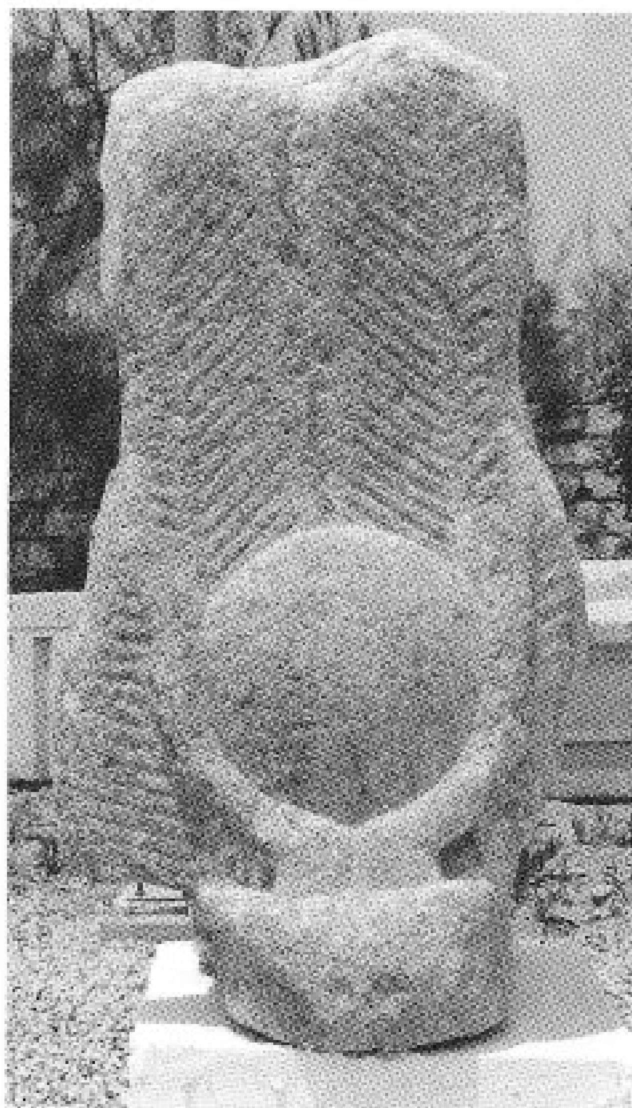


Fig. 10. Couronne hathorique (Inv. 1017). Photo Alain Lecler.

La réponse à ces questions est multiple. Il faut donc prendre en compte au moins trois évidences qu'on ne peut ignorer et qui sont à l'origine d'autant d'hypothèses complémentaires qui, prises séparément, ne peuvent tout expliquer:

– il est impensable qu'il n'y ait aucun vestige du Phare lui-même dans le chaos de blocs antiques immergés maintenant[34] à l'extrémité est de l'île de Pharos, là où s'élevait un édifice de plus de cent mètres de haut, et il est même plus que probable que la plupart d'entre eux appartiennent au célèbre monument[35].

– les blocs hétéroclites qui ne proviennent pas du Phare ont été jetés sur le site à des époques indéterminées, non pas, comme on l'a souvent dit, pour fermer partiellement le port par une digue[36] ou pour en interdire l'accès aux navires ennemis[37], mais plus vraisemblablement dans le but de protéger le fort mamlouk de l'attaque des vagues, comme on a voulu le faire récemment en immergeant des blocs de béton.

[34] Les fouilles terrestres effectuées dans Alexandrie même prouvent que la région « a subi des phénomènes de subsidence de grande ampleur » et que, sûrement, « une bonne partie du site devait être hors d'eau dans l'Antiquité », cf. J.-Y. EMPEREUR, *Le Phare d'Alexandrie. La Merveille retrouvée*, Paris, 1998, p. 89.

[35] En particulier les plus gros éléments de granite qui dépassent 70 tonnes, comme l'énorme bloc architectural atypique sorti des eaux en 1995.

[36] Si tel avait été le cas, on s'attendrait à ce qu'au moins une partie des blocs immergés dessine encore vaguement une ligne droite, parallèlement à la digue moderne, en direction de l'ancien Cap Lochias; il n'en est rien, les blocs occupant au contraire une zone très circonscrite qui cesse brusquement vers l'est, le nord et l'ouest, comme des heures de prospection sous-marine m'ont permis de le constater.

[37] Le texte auquel on se réfère, sans le citer, pour affirmer cela, est un témoignage d'Abdel Latif qui, venu de Bagdad, séjourna à Alexandrie en 1200-1201, et parle, en fait, de colonnes jetées « sur les bords de la mer » pour protéger les murailles de la ville, cf. J.-Y. EMPEREUR, *op. cit.*, p. 92-93.

– les restes des statues colossales d'époque ptolémaïque ont été retrouvés, dans un rayon très restreint, presque *in situ* non loin des énormes bases[38] sur lesquelles elles se dressaient autrefois près du Phare.

Il est clair que les pièces pharaoniques retrouvées sur le site ont pu aussi bien être réutilisées comme matériau de construction dans le Phare[39] que jetées parmi d'autres blocs récupérés dans Alexandrie pour élever un brise-lames de protection au pied de l'édifice mamlouk; la première possibilité semble cependant la plus probable vu la façon dont certains blocs ont été retaillés[40], travail sans raison d'être sur des blocs simplement entassés pêle-mêle dans « une barrière de récifs artificiels ». Par ailleurs, il est tentant de penser que des sphinx de la taille et de la qualité de celui de Psammétique II (Fig. 3) ont très bien pu être placés aux abords du Phare, pratiquement dans leur fonction première, comme élément de décor[41].

Les fragments de colosses ptolémaïques constituent un ensemble suffisamment cohérent pour que l'on puisse affirmer que ceux-ci se dressaient devant le Phare[42] ou dans son voisinage immédiat. On sait, grâce aux témoignages de Kamal Abou el-Saadat et d'Honor Frost, que le colosse royal, dont les morceaux ont été retirés des eaux en 1995 et 1996, et la statue féminine, repêchée en 1962, gisaient, côte à côte, couchés dans la même direc-

[38] Elles ne sont pas parallélépipédiques, comme le sont celles des colosses de l'époque pharaonique, mais presque cubiques et pourvues de moulures.

[39] Le fait que Strabon parle de « pierre blanche » à propos du Phare n'implique pas que celui-ci ait été entièrement construit en calcaire; la qualité très médiocre du calcaire local, très vire érodé par la mer comme le montre l'état des restaurations récentes du fort de Qaïtbay, permet de penser, au contraire, qu'il ne s'agissait que d'un parement et que le cœur de l'édifice était fait de matériaux plus résistants tels que la quartzite ou le granite, utilisé aussi pour les encadrements de portes ou de fenêtres aussi bien dans le Phare que dans le fort qui l'a remplacé.

[40] C'est le cas, par exemple, du bloc portant une représentation fragmentaire du dieu Ptah (Inv. 4148), mais c'est aussi celui de plusieurs sphinx, à peine reconnaissables en tant que tels, comme celui qui est visible à Kôm el-Dikka (Inv. 1022) ou le morceau de très grand sphinx (3,90 m de l'arrière-train au poitrail), encore dans l'eau, coupé verticalement en deux dans la sens de la longueur de façon à obtenir un bloc orthogonal (Inv. 1126). Certains sphinx ont très bien pu être intégrés *entiers* dans le corps d'une maçonnerie, couchés sur le côté, base tournée vers l'extérieur, comme on peut le voir à Tebtynis dans le massif d'un autel d'époque augustéenne, cf. G. BAGNANI, « Gli scavi di Tebtunis », *Aegyptus* 14 (1934), p. 7, référence que je doit à l'amitié du Professeur Cl. Galazzi.

[41] Le fait que la tête du sphinx ait été retrouvée sous le corps, qui gisait retourné sur le dos, semble prouver que la statue s'est brisée en tombant, peut-être au moment où les statues ptolémaïques ont été fracassées.

[42] Un peu comme les colosses pharaoniques étaient dressés devant les pylônes des temples.

tion près de leurs bases: il s'agissait donc d'un couple qu'il est tentant d'identifier à celui que formaient les dieux philadelphes, Ptolémée II[43] et sa sœur-épouse Arsinoé II[44]. Le fait qu'il y ait deux têtes masculines parmi les restes des autres colosses permet de penser qu'il y avait en tout au moins trois couples royaux représentant des souverains lagides devant le monument dont la construction avait été ordonnée par le premier d'entre eux. La façon dont les statues ont été brisées et le fait que les descriptions tardives du Phare ne les mentionnent pas suggèrent qu'elles ont probablement été renversées bien avant le XIVe siècle, probablement par le *tsunami* consécutif au très fort séisme qui eut lieu au sud de la Crète le 21 juillet 365: ce cataclysme, ressenti à l'époque comme une catastrophe cosmique[45] dans le contexte du paganisme finissant, fut assez violent pour que, en atteignant Alexandrie, le raz de marée venu du nord-ouest transporte de « gros vaisseaux…sur le haut des toits » de la ville, comme le raconte Ammien Marcellin[46].

Il reste à espérer que le déplacement des centaines de tonnes de béton qui recouvrent encore une partie du site antique, dans une zone qui s'est révélée particulièrement riche puisque c'est là que les vestiges des colosses ptolémaïques ont été retrouvés, permett d'arriver à quelques conclusions pl précises faute de pouvoir, peut-êtr apporter des solutions définitives.

[43] L'état du visage de la statue ne perm pas une identification certaine mais n'en i terdit aucune; la raideur des mèches de ch veux, que l'on ne montrait jamais à l'époq pharaonique et qui semblent ici prolonger l rayures du némès au-delà du bandeau pr cier hellénistique, me paraît un signe d'a chaïsme comparée à la double rangée boucles de Ptolémée IV ou à celles, pl longues, de Ptolémée VI, cf. les notic N° 155, p. 209 et N° 160, p. 214 dans le c talogue de l'exposition *La gloire d'Alexa drie*, Paris, 1998.

[44] Le fait qu'Arsinoé II ait une couron spécifique composée de la couronne rou de cornes de bélier, de cornes de vache serrant le disque solaire et de deux hau plumes, n'implique pas qu'elle n'ait porté celle-ci; assimilée à Aphrodite après sa m en -270, elle a très bien pu, comme ce se le cas ici, coiffer la couronne hathoriq

[45] Cf. F. JACQUES, B. BOUSQUET, « Le de marée du 21 juillet 365. Du cataclysme cal à la catastrophe cosmique », *MEFRA* 9 (1984), p. 423-461 et *Idem*,« Le cataclys du 21 juillet 365: phénomène régional ou tastrophe cosmique? » dans *Tremblement terre, histoire et archéologie, Actes du c loque des IVèmes rencontres internationa d'archéologie et d'histoire d'Antibes (2-4 vembre 1983)*, 1984, p. 183-196, Fig. 1 e

[46] Cf. AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, me V, Livre XXVI, 10, Coll. des Univers de France, Paris, 1984, p. 99.

